N° 217 — 1er Octobre 1937

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Sens du Christ [1]

I. — Le Christ, notre vie

Le buisson ardent de la « grande vision » mosaïque, qui brûle sans se consumer, c'est la figure de notre Christ, homme, dit saint Paul, en tout semblable à nous, excepté le péché, mais *Homme*-Dieu. Comment cette humanité du Christ n'est-elle pas consumée par la divinité qui lui est substantiellement unie ? C'est le miracle de l'union hypostatique.

Comme le buisson et le feu subsistaient simultané-

(1) Parmi les manuscrits inédits du P. Gardeil, il y a une retraite sur le Christ dont nos lecteurs tireront sans nul doute le meilleur profit. On retrouvera dans ces pages ce qu'on a particulièrement goûté dans la retraite sur les dons et les béatitudes : avec la clarté et la solidité de la doctrine, un accent personnel, la résonance secrète d'un cœur tout épris de ces choses divines dont l'auteur parle comme d'expérience.

ment aux yeux de Moïse, ainsi, dans le Christ, la nature humaine n'est pas consumée par la divinité qui l'assume. Notre Christ, il est homme et il est Dieu. Dieu, l'être même, l'être au-dessus de tout, l'océan de la perfection, s'est renfermé dans les limites d'un petit corps humain. Il s'y est non seulement renfermé, mais il l'a fait tellement sien que tous les actes de cette humanité sont devenus ceux d'une personne divine, que la vie de ce petit corps est devenue la vie du Verbe de Dieu.

Comme Moïse devant le buisson ardent, il faut que nous voyions « cette vision »-là. Ce que Dieu défendait à Moïse, il nous autorise à le faire. Car le Christ n'est pas seulement une merveille que nous devons regarder de loin, mais il est le Sauveur dont nous devons nous approcher pour en recevoir la vie. Si Dieu a réalisé ce prodige de l'Incarnation, c'est pour nous sauver. « *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis... et homo factus est.* »

Le Christ intervient dans notre vie la plus intime comme *cause* de la grâce. La théologie distingue quatre causes de la vie chrétienne. La cause matérielle : c'est nous, avec notre nature humaine en puissance obédientielle de vie divine. La cause finale : c'est, sur la terre, notre sanctification par l'union de la foi vive, et, au ciel, la vision béatifique. La cause efficiente principale : c'est Dieu et Jésus-Christ, qui est notre Sauveur en tant qu'il est Dieu. La cause efficiente instrumentale : c'est l'Humanité du Christ avec ses prolongements, l'Église et les sacrements. Enfin, la cause formelle : c'est la grâce sanctifiante qui nous élève à hauteur de vie divine et s'épanche dans les vertus théologales et morales infuses.

Le Christ apparaît donc dans cet ensemble comme une des causes de la vie chrétienne. Dans cet ordre de la causalité, nous considérons surtout le Christ dans ses dons, comme une cause qui, produisant en nous une capacité de vie éternelle, nous rachète du péché, nous accorde de pouvoir vivre une vie apparentée à la vie même de Dieu. Sans doute, dans ce grand drame, le Christ est l'acteur principal, mais il nous y apparaît comme donnant son don plutôt qu'en lui-même. Le regard, du Christ, s'infléchit vers nous, sujets de son action. Mais il y a plus.

Pour nous, âmes chrétiennes qui visons à la perfection autant qu'il se peut en ce monde, le Christ est le grand *objet* de notre vie. Dans cette contemplation, nous remontons et nous revenons au Christ, non pas pour en recevoir seulement la vie, comme un *don*, mais comme à Celui qui est *l'objet* même de notre vie sur la terre. C'est ainsi que le comprenait saint Paul, disant : « Pour moi vivre, c'est le Christ! » Parole surprenante! Parole vraiment extraordinaire : pour moi vivre, c'est un être qui n'est pas moi, c'est le Christ.

Je voudrais montrer comment le Christ est véritablement notre vie. Ce n'est pas son *don* qui est le principal, c'est Lui.

On me dira : « Et Dieu ? Est-ce que Dieu, dans son essence, dans sa Trinité, n'est pas notre vie ? »

Sans doute Dieu est notre vie. Il est même la vie de toutes les créatures. A un titre très spécial, il est encore notre vie comme Père, en tant qu'il nous a adoptés dans son Fils. Mais pour nous, tant que nous vivons ici-bas, comme membres du Christ qui nous sauve et sous son influx immédiat, c'est lui qui est d'abord notre vie.

Au ciel, tout sera renversé : c'est avant tout l'essence divine que contemplera le bienheureux, et il verra l'Humanité du Christ dans le Verbe de la divine vision, comme au second plan, si j'ose dire. Mais ici-bas, où nous ne sommes que de pauvres créatures enténébrées, quel est l'aliment, l'objet proportionné à nous ? Ce n'est pas encore Dieu — Dieu, tel qu'il est en soi, — ce sera pour plus tard, dans la vision du ciel. Maintenant, notre intelligence ne peut le fixer en lui-même.

Par l'union de son humanité avec la divinité, le Christ a tempéré « cette grande vision ». Il a mis les choses divines à notre portée. En lui, l'union de l'humanité et de la divinité est tellement prégnante que la personne divine, demeurant ce qu'elle est, *servans intus Deum*, a entièrement pénétré l'humanité. En le regardant, c'est Dieu que nous regardons : *Qui videt me videt et Patrem :* Celui qui me voit, voit le Père. Notre Dieu, c'est le Christ.

Quand nous prenons le Christ pour objet de notre vie et que nous nous alimentons aux fontaines sacrées du Sauveur, c'est donc à Dieu que nous allons. Dieu n'est pas exclu! mais le Christ, étant semblable à nous, *habitu inventus ut homo*, étant l'humanisation de la divinité, est pour nous l'objet *proportionné* avec qui et de qui nous pouvons vivre ici-bas.

Mais que signifie cette expression : « Pour moi vivre, c'est le Christ » ? C'est dans le même sens qu'une mère dit de son enfant : « C'est ma vie », à savoir : *je concentre en lui ma pensée, mon amour, mon espoir.* Quand un être prend une part prépondérante dans la *direction* de la vie d'un autre, on peut dire qu'il est sa vie.

Ainsi du Christ pour nos âmes. Nous sommes la créature du Christ : *creati in Christo Jesu.* Et le Christ, qui nous a créés, continue en nous sans cesse cette création : il nous enveloppe de ses grâces, par les mérites de sa Rédemption sans cesse renouvelés, par sa prière au ciel, par le magnifique rayonnement de sa divine personne. Si nous avons quelque chose en nous qui vaille pour la vie éternelle, c'est parce que le Christ nous a sauvés. Nous ne valons, nous ne sommes que par Lui. Notre esprit est constamment vivifié par sa divine présence, par ses paroles, par son action secrète dans nos âmes. Nous sommes ses créatures, et de quoi peut vivre la créature, sinon de celui qui l'a créée ? Le Christ est donc l'aliment de notre vie. Car cette action du Christ en nous, pour mystérieuse qu'elle soit, n'échappe pas entièrement à notre conscience. Nous avons *foi* en cette puissance vivifiante de notre Sauveur, et de la sorte nous vivons non seulement du Christ parce que nous *recevons* de lui l'influence de grâce, mais aussi parce que nous *connaissons,* et, d'une certaine manière, expérimentons cette vie qu'il nous communique.

Vivre du Christ comme on vit d'une personne, c'est donc en vivre par la pensée et l'amour. Par la pensée et l'amour nous devons nous alimenter du Christ, déguster sans cesse le Christ, car il a droit à ce que nous venions à lui comme à l'exemplaire parfait dont nous, ses images, avons à vivre dans notre vie supérieure. Revenons vers l'auteur et le consommateur de toute notre vie surnaturelle. Revenons à la cause de notre salut pour nous tourner vers lui comme vers l'objet de notre vie, comme celui qui renferme tout notre bien.

Le Christ, en effet, est, comme dit saint Paul, *notre* rédemption, *notre* justice, *notre* sagesse, *notre* sanctification : tous nos biens sont en lui, il est lui-même toute

notre perfection. Nous nous achevons en lui en le contemplant, en l'aimant.

Mais comment établir la communication entre le « buisson ardent » et nos âmes ? Il faut d'abord nous convaincre que le Christ est tout pour nous, le regarder avec amour, nous imprégner de lui dans une contemplation toute d'amour. Ensuite reverser dans notre vie, dans le détail de chaque jour, *l'esprit* que nous aurons puisé en le fixant lui-même. Entre lui et nous, pas de séparation, mais un va-et-vient sans cesse renouvelé : lui, donnant, nous, recevant. Ce que saint Paul a rendu dans la parole magnifique : « Le Christ est ma vie : *Mihi vivere Christus est !* »

Nous venons d'expliquer la différence qu'il y a à considérer Notre-Seigneur comme le donateur d'une foule de biens spirituels que nous recevons, et à le considérer lui-même comme la source où tous ces biens sont concentrés; la différence qu'il y a entre jouir de ses biens et se retourner vers lui pour le contempler, et, en le regardant, puiser en lui comme à une source et chercher son *être* qui est pour nous l'équivalent de Dieu.

Dans l'éternité, Dieu dans son essence et sa Trinité nous suffira; sur la terre, c'est le Christ qui a la *toute-suffisance* pour nous faire vivre. Étant à la fois homme et Dieu, son humanité est imprégnée totalement de la divinité. C'est pourquoi notre bien total, qui est Dieu, est ramassé en lui comme dans sa source; nous trouvons en lui l'objet du mouvement central qui doit animer, soutenir toute notre vie de détail : le Dieu-Homme.

D'abord je vis mon Christ! Tout le reste, c'est la con-

séquence de cette union de fond avec lui. C'est là avoir le sens de ce qu'est pour nous le Christ.

Voyons la première conséquence de ce *sens du Christ* dans une âme qui vit du Christ, en qui le Christ anime son *être surnaturel* : Le Christ, dit saint Paul, est pour nous *rédemption.*

II. — Le Christ, notre « rédemption »

Si nous avons l'intelligence de la vie chrétienne, nous comprenons tout de suite que la délivrance du mal, notée dans le *Pater* comme une dernière supplication, est le premier besoin de notre vie surnaturelle. Celui-là vit qui est délivré du mal.

Le mal est partout, c'est un fait d'expérience. A chaque instant, nous rencontrons le mal sous toutes ses formes : mal corporel, mal moral surtout.

Notre-Seigneur a dénoncé le monde comme le réceptacle de ce mal. C'est une obsession... Le monde, c'est son ennemi. C'est le lieu du scandale où habite l'esprit mauvais qui tente les âmes. Mais le mal n'est pas que dans le monde, il habite aussi dans notre propre cœur... Le mal habite dans l'homme déchu. Il se rencontre même dans le cœur du chrétien, maintenu à distance par la grâce et la lutte, mais enfin toujours là. Le mal était présent au Paradis terrestre, il avait une complicité dans un coin ignoré du cœur innocent de nos premiers parents. Le mal habite dans ces paradis terrestres que sont les cloîtres et les communautés religieuses : c'est l'esprit d'indépendance, l'attachement à soi-même, l'appropriation de toutes sortes de choses par la pensée et le désir, l'opposition des caractères, les luttes, une tendance par-

fois vers les choses inférieures, vers celles mêmes que nous haïssons. Toute une partie de la vie chrétienne consiste donc à gémir devant cette oppression du mal qui nous prend en mille détails et qui irait, si nous la laissions faire, jusqu'à nous donner « ce cœur mauvais, méchant, plein d'incrédulité » qui nous éloignerait du Dieu vivant. Ce n'est pas très glorieux, mais c'est ainsi.

C'est pourquoi le désir d'être affranchi du mal est le vœu profond du cœur chrétien. Ce vœu profond a un point d'appui, il a de quoi s'alimenter : il a le Christ, qui est *essentiellement rédemption*. L'apôtre, en effet, ne dit pas : le Christ nous *donne* la rédemption, mais il est *fait* par Dieu *pour nous rédemption*. Qu'est-ce à dire ? Ceci exactement : l'être intime du Christ, sa structure, pourrait-on dire, n'a été conçue, réalisée dans l'Incarnation qu'en vue de nous racheter; il est construit, si j'ose m'exprimer ainsi, comme un rédempteur. Il est fait exprès pour cela.

Pour être rédempteur, que fallait-il ?

D'abord, qu'il soit *nous*, qu'il ait notre nature humaine. C'est la nature humaine qui a péché, c'est elle qui doit payer devant la justice divine. Si le Christ n'avait eu que la nature humaine, quelle que fût sa puissance de bonne volonté et de bonnes œuvres, il n'aurait rien pu pour nous racheter du péché. Mais en même temps qu'il est Homme, le Christ est Dieu. La divinité, par l'union substantielle, fait vivre l'humanité d'une vie plus haute, comme l'âme fait vivre un corps et l'élève à une vie spirituelle. — Toutefois, la divinité n'est pas la forme du Christ de la manière dont l'âme est la forme du corps, c'est quelque chose d'autre et de plus profond : c'est l'union substantielle du Verbe avec la nature humaine. L'existence de l'homme en Jésus s'est effacée comme s'est effacée la personne humaine, et il ne per-

siste que la personne du Verbe en deux natures : Jésus existe de l'existence de Dieu.

Vous voyez bien que le Christ est créé exprès en vue de la rédemption. Il fallait pour la rédemption un homme qui payât pour la nature humaine et un Dieu qui seul peut donner une valeur d'expiation infinie aux souffrances de cette nature humaine. Le Christ a sa nature, mais c'est *notre* nature. Il l'a prise afin de se substituer à nous, afin d'être pour nous un nouvel Adam. Adam a été pour nous le premier père, il possédait en lui *toute la nature humaine* : « En lui, nous avons tous péché. » Le Christ possède lui aussi toute la nature humaine, non plus pour la mort, mais pour la justification qui donne la vie. Nous, les rachetés, sommes tous en quelque sorte ramassés en lui : quand il nous rachète, nous expions avec lui; quand il meurt, c'est nous qui mourons : « Nous sommes ensevelis avec lui dans sa mort. »

A partir du moment où le Christ nous a rachetés, il n'y a plus d'autre rédemption à opérer pour nos péchés : le Christ est la rédemption, il l'a consommée dans son être humano-divin. Par conséquent, voulez-vous être délivrés de vos fautes, du mal que vous avez commis, de celui que vous craignez ? Vous voulez cela, c'est le vœu de votre vie ? Il est réalisé d'avance dans la rédemption de notre Christ !

Que faire en face de ce grand fait ? D'abord, en avoir l'intelligence : avoir le sens de la rédemption du Christ, comprendre que ce n'est pas nous qui allons réparer et expier. Sans doute, nous ferons quelque chose, mais qui n'aura de valeur rédemptrice que par le Christ : nous n'avons pas en nous le pouvoir de nous racheter.

C'est une bonne pensée dans son origine que de vouloir se racheter, expier ses péchés : c'est une pensée de justice. Mais cette pensée est bonne à condition qu'elle prenne forme de vie en celui qui est notre rédemption. Gardons-nous de céder à la subtile présomption, au sentiment d'une justice naturelle qui dit : « Je t'ai offensé de tant, je te rends tant; tu n'auras plus rien à me dire. » Cela, c'est *faux*. Dieu aura toujours quelque chose à nous dire, parce que, sans le Christ, nous ne pouvons nous racheter. — Cette justice laïque ne délivre pas du mal.

Ce qui délivre du mal, c'est d'*adhérer au Christ comme rédemption, de contracter sa rédemption comme on contracte le péché originel*. — Notre rédemption, elle est faite dans le Christ, disons-nous. Alors votre vie d'âme, cette vie exposée au mal, à quoi se réduit-elle ? Mais à comprendre précisément que votre rédemption est faite, qu'elle se trouve tout entière dans le Christ, qu'il vous faut entrer dans son être de rédempteur, lui dire : « Rachetez-moi, faites-moi comprendre que vous êtes vous-même la réalisation du désir d'être délivré du mal, qu'en vous il y a toute suffisance de rédemption — que vous avez payé mes dettes devant la Majesté divine offensée et que vous avez payé au-delà. Le Père céleste m'a donné à vous, c'est en vous que je trouve *ma* rédemption que vous m'offrez. Si je me suis pénétré de vous, si je suis entré en vous, comme vous êtes entré en moi en prenant ma nature, si avec vous je suis mort au péché, me voilà racheté, délivré du mal ! »

Quel bonheur ! Quel bienfait ! Comme cela nous élève au-dessus de nos petites inquiétudes, comme cela met les âmes au large et nous délivre efficacement dans la lutte contre le péché qui assaille sans cesse nos âmes! — Nous n'avons qu'une chose à faire : nous réfugier en celui qui

est notre rédemption, qui a accompli toute justice avec un sacrifice d'une efficacité infinie.

Nul plus que saint Paul n'a trouvé sa vie dans le Christ rédempteur, et vous lirez souvent dans ses épîtres l'expression magnifique d'une vie chrétienne qui se tourne vers le Christ. Dans la Ire Épître à Timothée, il dit notamment : « Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, au Christ Jésus, notre Seigneur, en ce qu'il m'a jugé digne de sa confiance, en m'établissant dans le ministère, moi qui fus autrefois un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur. Mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'agissais par ignorance, n'ayant pas encore la foi; et la grâce de Notre-Seigneur a surabondé avec la foi et la charité qui est dans le Christ Jésus... Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier. Mais j'ai obtenu miséricorde, précisément afin que le Christ fît voir en moi le premier toute sa longanimité, pour que je servisse d'exemple à ceux qui, à l'avenir, croiront en lui pour la vie éternelle (1). » Dieu a voulu faire de Paul une lumière, un exemple qui nous montre la gratuité du salut apporté par le Christ.

Ceci commande une première attitude d'âme. Aimons à aller nous désaltérer à cette source infinie de miséricorde et de pardon. Allons à lui, non seulement pour jouir de ses bienfaits, mais comme à celui qui possède dans sa nature toutes les sources de notre vie.

Le Christ ! C'est une haute montagne dont le sommet plonge dans la divinité : de tous côtés en jaillissent des sources; ne nous arrêtons pas aux ruisseaux qui viennent de lui, ce serait de l'égoïsme; allons jusqu'à la montagne elle-même, le Christ qui est notre vie et notre rédemption !

(1) I Tim., I, 12-16.

III. — Le Christ notre « justice »

Pour mieux voir comment la vie chrétienne se simplifie en prenant uniquement pour objet le Christ, essayons d'approfondir maintenant le mot *justice* que je relève encore en saint Paul : *Factus est nobis... a Deo justitia.* Comment le Christ est-il *notre justice* ?

Nous avons vu que dans le Christ réside toute notre rédemption : Il ne s'agit donc pas de chercher d'abord une discipline détaillée, minutieuse; il n'est pas besoin de nous tourmenter à cause de la multitude de nos péchés quotidiens qui viennent de notre fragilité : nous savons que nous sommes morts au péché dans le Christ.

Mais, au lieu de nous délivrer, cette doctrine du Christ-Rédemption ne va-t-elle pas nous laisser dans notre misère, comme le croyait Luther ?

Pour lui, nous restions toujours dans le péché, mais nous étions couverts par les mérites du Christ. Ce n'est pas cela. En droit, le péché est mort avec Jésus-Christ, et nous qui « avons été ensevelis avec lui dans la mort, nous vivons d'une vie éternelle ». Il ne nous reste qu'à mourir maintenant au péché à tout moment de la vie, en adhérant au Christ. Nous n'avons donc pas besoin de détailler chaque péché par chapitres, — sauf, c'est trop clair, pour les péchés graves, qui relèvent du tribunal de la pénitence; — il suffit que nous soyons unis au Christ qui est mort pour nous. Ainsi s'opérera de façon merveilleuse la rédemption de tant de fautes qui nous échappent chaque jour.

Une chose plus simplifiante encore et plus étonnante, c'est que le Christ est *notre justice*. Cette doctrine de saint Paul se trouve exposée en particulier dans l'Épître aux Romains.

Dans l'Ancien Testament, la justice, c'est l'accomplissement de la loi. Les Pharisiens avaient poussé aux extrêmes le souci d'être en règle avec elle, et de l'accomplir jusqu'au moindre iota. Aussi voyons-nous l'un d'eux, dans l'Évangile, se regarder comme juste parce qu'il a accompli les dix commandements et jusqu'aux moindres détails. Telle est la justice légale.

Saint Paul avait été élevé dans la doctrine de ce légalisme extrême : lui-même nous a dit qu'il avait été pharisien — pharisien « jusqu'auboutiste ». — Tourmenté d'idéal moral, il avait voulu conquérir la justice en observant la loi intégralement. Et voilà que Jésus-Christ vient, qui prêche la liberté, l'affranchissement des enfants de Dieu. Plus que tout autre, Paul fut irrité de cette doctrine nouvelle qui soustrayait les âmes au joug du légalisme. Mais au milieu même de sa fureur, il est terrassé sur le chemin de Damas et, après une retraite de trois ans, il reparaît transformé, il enseigne la justice qui nous est donnée gratuitement par la grâce. — Quel changement! Paul, autrefois pharisien, en arriva à dire qu'aucun précepte moral ou légal ne peut par lui-même rendre juste celui qui l'observe. Ce qui nous rend justes c'est, après être morts avec Jésus-Christ mort pour nous, de ressusciter en lui à une vie nouvelle. Vivez du Christ ressuscité et vous serez inspirés dans toutes les démarches sur le bien à accomplir. Ainsi saint Paul, qui avait été emprisonné dans le carcan de la loi, qui s'y était lui-même emprisonné à fond pour être plus juste que les plus justes des Pharisiens, substitue la justice de Notre-Seigneur à notre justice. Vous voulez être justes ? Regardez le Christ en tant qu'il est votre justice et vous saurez comment vous devez vivre. Identifiez-vous au Christ, croyez *en* lui, c'est la foi qui justifie.

Si donc tout ce qui est contenu dans la loi (loi de l'É-

glise, loi de Dieu même) n'est pas vivifié par l'esprit de Notre-Seigneur, cela ne nous rend pas justes et ne nous met pas en règle avec Dieu.

Il y a parmi les chrétiens des tempéraments rigides qui observent exactement la loi, qui quelquefois aussi observent chez autrui les infractions de la loi. Ils s'imaginent qu'ils sont *justes* quand ils ont tout observé. Non! Cela, ce n'est pas la justice chrétienne; elle est située dans un autre plan.

Ce qui caractérise précisément le christianisme, c'est l'absence d'une loi qui ne soit que loi, c'est-à-dire qui viendrait *uniquement de l'extérieur frapper et contraindre*, fût-elle portée par Dieu. Le Juif est un serviteur qui tremble sous la loi d'un maître; le chrétien, par la grâce, possède la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Cependant la véritable justice, qui est gratuitement conférée par la foi, s'est trouvée dans les anciens justes avant la loi. C'est ce que saint Paul oppose aux Juifs de son temps en invoquant l'exemple d'Abraham, pour leur montrer que l'homme est justifié par la foi à l'exclusion des œuvres de la loi.

Abraham pratiquait la loi d'honnêteté naturelle qu'il avait dans son cœur. Dieu lui dit : Abraham, ne crains point, ta récompense sera très grande. Abraham répondit : je n'ai besoin de rien, je n'ai pas d'enfants, et le fils de mon serviteur sera mon héritier. — Alors Dieu, l'ayant conduit dehors, lui dit : « Lève ton regard vers le ciel et compte les étoiles si tu peux. Telle sera ta postérité... Je te ferai le père d'un grand peuple. » Abraham ne considéra pas son grand âge, ni que Sara était vieille, il crut à Dieu, et « cela lui fut réputé *à justice* ». Croire à Dieu fut donc pour Abraham l'équivalent de toutes les justices des Juifs qui ont vécu sous la loi. C'est donc qu'il y a entre Dieu et l'homme d'autres rapports que ceux de l'o-

béissance servile à la loi; ce sont ceux de la foi confiante *qui se donne tout entière à Dieu.* Ce n'est plus la justice légale, fondée sur les observances, mais la justice fondée sur la foi, c'est-à-dire sur l'absence d'hésitation quand Dieu parle et qu'il se montre. Dieu a parlé, on croit à sa parole et *on y adhère tout entier par l'amour* : voilà l'annonce de la justice chrétienne.

Quand donc nous faisons, par la foi, de la mort du Christ notre mort, nous sommes rachetés avec lui et c'est avec lui que nous ressuscitons ensuite à une vie nouvelle. La résurrection nous sauve et nous justifie plus que toutes les lois. — Nous n'avons qu'à donner toute notre confiance et toute notre croyance au Christ en lui disant : « Christ, mort pour mon péché, j'adhère à vous, vous êtes ma loi, ma justice. » Voilà la nouvelle loi qui est fondée sur la foi et sur l'amour; ou, plutôt, ne parlons plus de loi : nous n'avons plus d'autre loi que la grâce qui nous justifie. Dieu nous donne son Fils pour nous sauver, et nous, voyant que le Sauveur est ressuscité pour vivre une vie toute en Dieu, à son image, à son exemple, nous embrassons une vie nouvelle, nous adhérons à sa vie de ressuscité. Nous ne pouvons plus avoir d'autre loi que celle-là. Ressuscité avec le Christ, je ne peux plus vivre au péché, je vis pour Dieu. Tout ce qui est en haut, désormais je le cherche. Je m'éloigne, je me détache des choses de la terre. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu, aimez les choses d'en haut, et non celles de la terre : car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col., III, 3).

L'effort personnel pour pratiquer les vertus n'est sans doute pas exclu, mais il entre dans un effort plus élevé, tout divin, pour vivre la vie de Jésus-Christ ressuscité. — Ressusciter, c'est n'avoir aucune attache aux choses cor-

porelles, ni même aux formes plus hautes de la vie humaine, comme la vie sociale et la vie morale en tant que légales; c'est s'identifier par la foi à la vie du Christ ressuscité et mener avec lui une vie toute nouvelle. Le Christ nous dit : « *Je suis la voie, la vérité, la vie...* — pour le chrétien, il n'y a pas d'autre *vie* que la mienne; il n'y a que *Moi.* »

C'est la même doctrine que saint Paul nous enseigne au sujet du baptême : « Nous sommes baptisés dans sa mort pour ressusciter avec lui. » Autrefois le catéchumène descendait dans l'eau, qui représente le sang du Christ, et, ensuite, il remontait sur l'autre versant de la piscine. C'était un symbole de ce qu'opérait réellement le sacrement. Par le baptême, nous avons été recréés de nouveau à fond pour devenir une nouvelle créature. Nous avons à mener une vie détachée des choses qui ne peuvent pas nous béatifier pour nous attacher à celui-là seul qui peut nous nourrir et nous faire croître dans la vie nouvelle où nous devons marcher.

Je vous ai dit que dans la vie chrétienne, il n'y a plus de légalité, plus de loi morale, si on prend le mot *loi* comme un carcan qui enserre les âmes de force et du dehors. Cela ne veut pas du tout dire que toute loi soit supprimée et que les supérieurs n'aient pas le droit d'imposer des obédiences, mais seulement que la loi à laquelle on ne se soumet pas par avance *dans un esprit de résurrection* est un poids qui nous accable sans nous sauver. C'est ce qu'on a vu à des époques de décadence où les lois ecclésiastiques n'étaient plus que des étaus pour beaucoup de chrétiens. Si tant de défections se sont produites au moment de la Révolution française, c'est parce

que beaucoup d'âmes, retenues de force par la loi civile aussi bien que par la loi ecclésiastique, avaient perdu l'esprit de la vie chrétienne.

Comprenez donc combien il est important d'avoir le cœur en haut et, au-dessus de toutes les observances, de vivre avec le Christ ressuscité. C'est cela qui nous justifie et nous met le mieux à l'abri des défaillances. C'est cela aussi qui nous fait accepter une loi plus exigeante que celle de l'Ancien Testament, en y mettant l'esprit par lequel nous aimons Notre-Seigneur ressuscité. *L'esprit vivifie* la lettre.

Vous voyez que je ne détruis rien, que je n'enlève pas une virgule au décalogue, aux lois de l'Église, aux observances religieuses. Tout cela doit être gardé, mais avec l'esprit de résurrection qui seul vivifie.

Dans la vie chrétienne, vous n'avez qu'une seule chose à faire : vivre en Dieu et pour Dieu, vous transporter par la foi et l'amour en présence de Notre-Seigneur, mort et ressuscité pour vous, et qui vit en Dieu, — et vous efforcer de rendre votre vie semblable à la sienne.

Sans doute, nous ne pouvons vivre absolument comme lui. Lui seul est complètement ressuscité, nous, nous ne ressuscitons qu'en intention. Nous ressuscitons successivement, parce que nous vivons encore dans le temps et dans la chair, et que notre esprit même est enclin à retomber. Nous devons mettre des degrés dans notre résurrection à cause de notre faiblesse. — Si vous voulez vivre la vie chrétienne, il faut sans cesse revenir à la source fondamentale de l'esprit chrétien qui est un esprit de résurrection.

Mais nous ne serons jamais seuls dans cette œuvre, le Christ n'est pas seulement un modèle que l'on regarde, c'est un modèle efficace qui nous transforme, nous guérit, nous ressuscite. Ceux qui regardaient le serpent d'ai-

rain étaient guéris. De même nous n'avons qu'à regarder, avec une foi pleine, le Christ, notre modèle, et nous sentirons que nous sommes sauvés par la grâce qui nous pousse à ressusciter avec lui. Il y a toujours une grâce spéciale attachée à la foi vive en Notre-Seigneur, et, pour ceux qui cherchent leur vie en lui : « *Virtus de illo exibat* ». C'est la prérogative de notre Christ.

Recueillons-nous en cette lumière. Le Christ, qui est notre rédemption, est donc aussi notre justice. Celle que nous pouvons avoir comme de nous-mêmes vient en surnombre et n'a de valeur que par la sienne. « J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ », dit saint Paul : nous pouvons transposer cette parole et l'appliquer à la justice. Que manque-t-il à la justice du Christ ? Rien, mais il faut qu'elle descende dans notre vie. Nous demeurons soumis à toutes les obligations de la loi, mais le Christ nous a donné l'esprit qui délivre, qui fait accomplir la loi par amour dans une mesure surabondante.

Notre idéal de vie dépasse toutes les ordonnances; on voudrait toujours aller plus loin, on donne tout. Il vous portera à des sacrifices cachés que personne ne saura, que Notre-Seigneur seul verra. Nous aurons agi alors vraiment selon l'esprit du Christ ressuscité, sous le regard de « celui qui voit dans le secret ».

C'est là toute la vie de saint Paul, c'est pourquoi il en a parlé d'une manière incomparable, le cher saint ! Le cœur de Paul ne faisait qu'un avec le cœur du Christ ressuscité : « Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! »

Ambroise Gardeil, O. P.

La messe dialoguée et chantée au troisième siècle [1]

Nous aurions pu citer d'autres témoignages sur la participation des fidèles à la messe au cours du IIe siècle, mais tous les apologistes disparaissent devant l'éclat de saint Justin et ne font que confirmer les renseignements déjà recueillis.

Même parmi les Pères de l'Église du IIIe siècle, on ne retrouve aucune description eucharistique comparable à celle du premier philosophe chrétien.

Par ailleurs, on commence à discerner à travers leurs écrits des pratiques différentes dans la célébration de l'Eucharistie, *selon les contrées*. De là naîtront plus tard les différentes liturgies. Aussi, plutôt que de multiplier les citations, il sera préférable de grouper tous les témoignages selon une classification claire et logique.

De l'étude attentive de la *Patrologie* et des premiers livres liturgiques, il ressort avec évidence que l'Église réglementa de bonne heure la prière faite en commun dans les assemblées nombreuses, surtout à l'occasion du saint Sacrifice de la messe.

(1) Voir notre article : « La messe dialoguée, principe et centre de l'unité des chrétiens », dans *La Vie Spirituelle*, juillet-août 1937, pp. 21-29.

Il y avait, plus manifestement que de nos jours, deux parties distinctes dans la célébration de l'Eucharistie :

— *l'avant-messe*, ou *messe des catéchumènes*, ayant pour but d'instruire et de faire prier toutes les âmes de bonne volonté, même celles qui ne faisaient pas encore partie du corps de l'Église, n'étant pas baptisées;

— et *la messe proprement dite*, réservée aux *fidèles* seuls. Elle comportait l'offrande, l'action de grâces ou anaphore, la consécration et la communion.

I. — *Avant-messe, ou messe des catéchumènes*

Elle comprend des lectures, des chants, des homélies, des prières litaniques et des prières collectives.

Les lectures

Conformément à la tradition du IIe siècle, déjà étudiée avec saint Justin, les Pères du IIIe siècle — Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, et saint Cyprien notamment — nous signalent toujours des lectures au commencement des saints Mystères. Elles sont de plus en plus réservées à des spécialistes qui montent à l'ambon pour faire entendre au peuple les leçons de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'évangile et parfois les lettres pastorales des évêques.

Les lecteurs sont choisis parmi les laïcs qui ont le mieux confessé la foi. Ils reçoivent dès lors une ordination des mains de l'évêque, et font partie du clergé, touchant les mêmes revenus que les prêtres.

Voici d'ailleurs, entre beaucoup d'autres, un texte magnifique de saint Cyprien, extrait de deux lettres à son clergé et à son peuple de Carthage, où il leur an-

nonce qu'il vient d'ordonner lecteurs Aurelius et Celerinus, sortis vainqueurs du Capitole et de l'arène :

Cyprien aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple, salut.

Nous avons coutume, mes très chers frères, de vous consulter avant l'ordination des clercs, et d'examiner en commun les mœurs et les mérites de chacun d'eux.

Et pourquoi attendre les témoignages humains quand Dieu honore quelqu'un de son suffrage ? C'est ce qui a lieu pour notre frère Aurelius... Deux fois, il a confessé le nom de Jésus-Christ. Deux fois, il a remporté la victoire... Ce n'était pas assez pour lui de subir les souffrances de l'exil : son courage dans la lutte demandait un plus grand nombre de spectateurs. Le forum se transforma en champ de bataille, et c'est là que, après avoir vaincu les magistrats, il vainquit le proconsul, et que, après avoir triomphé de l'exil, il triompha des tourments.

Je ne sais donc ce que je dois le plus louer en lui : ou ses glorieuses blessures, ou la pureté de ses mœurs, ou son courage à toute épreuve, ou son admirable modestie...

Sans doute, il méritait une place plus élevée dans la hiérarchie, malgré sa jeunesse, mais j'ai cru qu'il *devait commencer par remplir l'office de lecteur. Il est convenable qu'une voix qui a glorieusement confessé Jésus-Christ s'élève pour nous faire entendre les divines leçons. Après avoir rendu par ses paroles témoignage au Christ, on est digne de lire l'Évangile qui fait les martyrs. On peut monter à l'ambon quand on est descendu vainqueur du capitole.*

Ainsi nos frères verront avec joie celui que les païens ont regardé avec admiration, ils seront heureux d'entendre celui dont la parole a confondu les infidèles et les persécuteurs...

(Épître XXXIII) (1).

Cyprien aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple, salut.

Dieu permet que plusieurs d'entre les confesseurs et

(1) Migne, *P. L.*, t. IV, col. 317-320.

martyrs sortent de prison pour devenir l'ornement et la gloire du clergé...

Réjouissez-vous donc en apprenant que Celerinus, votre frère, dont vous connaissez les vertus et les bonnes mœurs, ait pris place parmi les ministres de notre Église.

Descendu le premier dans l'arène, il marchait à la tête des soldats du Christ... et, en triomphant de son adversaire, il montra aux autres le chemin de la victoire. Il reçut dans cette longue lutte de nombreuses blessures...

Le soldat de Jésus-Christ qui vient à nous couvert de tant de gloire, loué par ses persécuteurs eux-mêmes, *nous devions le placer sur l'ambon, c'est-à-dire sur la tribune sacrée.*

C'est là que, debout au milieu des fidèles, entouré de la vénération publique, il lira l'Évangile du Seigneur, dont il a si vaillamment soutenu les maximes.

Ainsi, la voix qui a confessé le Christ fera tous les jours entendre la parole du Christ.

Sans doute, il est dans hiérarchie des degrés plus élevés, *mais c'est le lecteur qui exerce sur les fidèles l'influence la plus salutaire lorsqu'il reproduit dans sa conduite les enseignements que sa bouche proclame...*

Semblable en tout à Aurèlius, participant à la même gloire, aux mêmes mérites, Celerinus devait être investi de la même dignité. Ces deux illustres serviteurs de Dieu seront des modèles vivants ; nous trouverons dans leur conduite et les vertus qui conviennent à la lutte et celles qui conviennent à la paix; et, après avoir admiré leur courage, nous admirons leur modestie et leur piété...

Sachez donc que je les ai ordonnés lecteurs *pour placer sur le chandelier une lumière si brillante. Je les ai exposés à la vue des fidèles afin qu'ils trouvent en eux un exemple et un encouragement.*

(Épître XXXIV) (1).

Les chants

Entre les lectures de l'Ancien Testament et celles du Nouveau, on intercalait des chants, ou plus exactement une psalmodie.

(1) Migne, *P. L.*, t. IV, col. 320-324.

Selon un document célèbre du IIIe siècle, intitulé *Constitutions Apostoliques*, aussitôt après deux leçons de l'Ancien Testament lues par un lecteur, deux autres lecteurs chantent successivement des psaumes, et le peuple répète les derniers mots. C'est ce qu'on appelle « répondre au psaume » : d'où le terme désormais consacré de « psaume responsorial ». Ses versets sont chantés du haut d'un ambon par une seule voix, et toute l'assistance reprend le refrain, à certaines pauses déterminées d'avance. L'invitatoire de nos Matines est un exemple toujours vivant de cette antique coutume.

Certains paumes d'ailleurs, comme le CXXXV, sont manifestement composés pour être chantés de cette façon :

Louez le Seigneur, parce qu'il est bon !
℟. Parce que sa miséricorde est éternelle.
Louez le Dieu des dieux !
℟. Parce que sa miséricorde est éternelle.
Il a fait tout seul des merveilles !
℟. Parce que sa miséricorde est éternelle, etc... etc...

Nous retrouverons tout à l'heure ces chants ou cette psalmodie au sujet de la communion (1).

Homélie

Après les lectures du Nouveau Testament (Actes et Épîtres des Apôtres — Évangile), on prêche sur ce qui vient d'être lu. Ordinairement, c'est le célébrant lui-même qui prononce l'homélie ou le prône. Quelquefois cependant, il confie cette mission à un prédicateur de renom versé dans les sciences sacrées, comme ce fut le cas pour Origène († 254).

(1) D. A. C. L., fascicule CXVIII-CXIX, col. 79.

On venait de terminer les lectures. Prenant aussitôt la parole, Origène dit :

> On a lu plusieurs choses tirées des Livres des Rois : l'histoire de Nabal, la fuite de David devant Saül, le passage où David prend la lance de Saül, la fuite de David chez le roi Achar, enfin l'apparition de Samuel à Saül chez la Pythonisse. Cela fait quatre épisodes différents. S'il fallait commenter tout cela, ce serait fort long. Que l'évêque lui-même me désigne le passage que je dois commenter.

L'évêque choisit le dernier épisode. Origène, qui possédait à fond tous ces sujets, prononça un sermon resté fameux sur la Pythonisse d'Endor (1).

Les prières

Il y avait trois sortes de prières : la prière litanique, la prière collective, et la prière eucharistique; celle-ci appartenant uniquement à la messe des fidèles.

Prière litanique. — Un prêtre énumère à haute voix les diverses intentions pour lesquelles l'assemblée doit prier. Après chaque intention, il laisse au peuple le temps de répondre par une courte supplication : *Kyrie eleison, Te rogamus audi nos...*

Les prières au bas de l'autel (Ps. *Judica me...*) n'ont été introduites que beaucoup plus tard.

Les prières de la messe commençaient donc primitivement par le *Kyrie*, ou la prière litanique, à laquelle tous s'associaient, comme nous le voyons à la messe du samedi saint, dont l'origine est la plus ancienne.

Quel magnifique dialogue :

> Daignez protéger et conserver votre Église.
> ℟. Nous vous en prions, écoutez-nous.

(1) Migne, *P. G.*, t. XII, col. 1012.

Donnez et conservez les fruits de la terre.
℟. Nous vous en prions, écoutez-nous.
Donnez à tous les fidèles défunts le repos éternel.
℟. Nous vous en prions, écoutez-nous.

Prière collective. — L'officiant invite l'assemblée à prier Dieu, indiquant parfois une attitude déterminée :

Oremus — Flectuamus genua — Levate.
Prions — Fléchissons les genoux — Levez-vous.

Quand la prière, tantôt faite à haute voix au nom de tous par le célébrant, tantôt récitée par chacun en silence, est achevée, l'officiant prononce une formule de conclusion, à laquelle l'assistance répond : *Amen.*

Tous les Pères du IIIe siècle, saint Cyprien surtout, nous ont transmis les énumérations d'intentions pour lesquelles on faisait des prières publiques :

— *l'Église et son Unité,*
— le Pape de Rome,
— les évêques, les prêtres,
— les confesseurs en prison,
— les bienfaiteurs,
— les ennemis,
— la conversion des pécheurs,
— la préservation des maux,
— le pardon des péchés,
— la paix,
— le salut de tous les hommes.

Malheureusement, beaucoup de ces prières au caractère si profondément catholique ont été perdues (1).

Il nous semble entendre encore des échos de ces prières, ou collectes des Catacombes, dans la liturgie du vendredi saint :

Prions, Frères bien-aimés, prions Dieu le Père Tout-Puissant de purifier le monde de toute erreur; de guérir

(1) D.A.C.L., fascicule CXVIII, col. 592.

les maladies; de chasser la famine; de délivrer les prisonniers; d'accorder aux voyageurs le retour, aux infirmes la santé, à ceux qui naviguent le port du salut.

Prions, fléchissons les genoux.

A de si belles prières, on comprend que les premiers chrétiens répondaient par cette acclamation enthousiaste : *Amen*, gage de leur assentiment. Comme s'ils avaient dit au célébrant : « Qu'il en soit ainsi; vous avez bien exprimé notre prière. »

Il importe de noter ici que les prières collectives (ou collectes récitées par le célébrant au nom de tous) sont dès l'origine précédées de la salutation et de la réponse encore en usage de nos jours : *Dominus vobiscum.* — ℟. *Et cum spiritu tuo.*

« Que le Seigneur soit avec vous » n'est que la vieille formule de salutation employée déjà au temps des patriarches.

Dans le Nouveau Testament, l'archange Gabriel n'a-t-il pas salué la Vierge Marie de ces mêmes paroles : « Le Seigneur est avec vous » ?

Et les Apôtres dans leurs épîtres, saint Paul surtout, ne commencent-ils point par ces mots : « Que la grâce du Seigneur soit avec vous !... Que le Dieu d'amour et de paix soit avec vous ! (1) »

On comprend mieux dès lors pourquoi les premiers chrétiens ont adopté aussi cette noble manière de se saluer quand ils se rencontraient, et pourquoi l'Église elle-même l'a utilisée dès les débuts dans la liturgie.

Quand le célébrant va se faire le porte-parole ou l'interprète de tous les fidèles en prononçant la collecte, il se tourne d'abord vers eux en leur disant : « *Dominus vobiscum !* Que le Seigneur soit avec vous ! »

(1) Rom., XVI, 20; I Cor., XVI, 23; II Cor., XIII, 11.

Et la foule répond aussitôt : « Qu'il soit aussi avec votre esprit » ; sous-entendu : « tandis que vous allez formuler nos prières en notre nom ».

La collecte terminée, le peuple n'avait plus qu'à donner son approbation en disant de tout son cœur et d'une seule voix : « *Amen* », c'est-à-dire : « C'est bien. Qu'il en soit ainsi ! Vous avez traduit convenablement nos sentiments. »

II. — *Messe des fidèles, et prière eucharistique*

Quand la messe proprement dite allait commencer, on renvoyait les catéchumènes.

On procédait alors à l'offrande du pain, du vin et de l'eau, dont nous parlerons dans un autre article.

La prière eucharistique, — la plus solennelle de toutes, — commençait tout aussitôt par une invitation *en forme de dialogue*. En voici un modèle, que nous devons à saint Hippolyte, auteur de la *Tradition Apostolique*, ouvrage écrit à Rome en l'an 218. Nous disons bien un « modèle », car le célébrant improvisait généralement la prière eucharistique, la récitant d'un trait jusqu'à la conclusion, c'est-à-dire jusqu'à *l'* « *Amen* » *du peuple* (1).

Anaphore

L'Évêque. — Le Seigneur soit avec vous.
Tous (2). — Et avec votre esprit.

(1) Notons en passant que saint Hippolyte a composé sa « Tradition Apostolique » pour détourner le Pape Calliste des innovations qu'il voulait introduire dans les règles anciennes venues des apôtres. Aussi son témoignage est-il plus digne d'intérêt.

(2) Selon d'autres documents : tous les fidèles se tiennent debout, tournés face à l'Orient, ayant parfois les mains élevées.

L'Evêque. — Haut les cœurs.

Tous. — Nous les avons au Seigneur.

L'Évêque. — Rendons grâces au Seigneur.

Tous. — C'est digne et juste.

L'Évêque. — Nous te rendons grâces, Seigneur, pour ton cher Fils Jésus-Christ, que, dans les derniers jours, tu nous a envoyés pour Sauveur et Rédempteur, messager de ta volonté. Il est le Verbe, ton inséparable, par lequel tu as tout fait, et cela te fut pleinement agréable.

Du Ciel, tu l'as envoyé dans le sein d'une Vierge. Il a été fait chair, porté dans ses entrailles, et s'y est incarné. Il a été manifesté ton Fils, né de l'Esprit-Saint et de la Vierge. Pour accomplir ta volonté et t'acquérir un peuple saint, il a étendu ses mains pendant sa Passion, afin de délivrer de la souffrance ceux qui croient en Toi. Il s'est livré volontairement à la douleur pour abolir la mort, briser les liens du diable, fouler aux pieds l'Enfer, illuminer les justes, établir le statut nouveau, et manifester la Résurrection.

Consécration

Prenant le pain, te rendant grâces, il a dit : « Prenez, mangez, ceci est mon Corps qui sera brisé pour vous. »

Pareillement aussi, prenant la coupe, il a dit : « Ceci est mon Sang qui est versé pour vous.

« Quand vous faites cela, vous faites la commémoration. »

Nous rappelant donc sa mort et sa résurrection, nous t'offrons le pain et le calice, te rendant grâces, parce que tu nous a jugés dignes de nous tenir devant toi et de te servir.

Et nous demandons que tu envoies ton Saint-Esprit sur l'oblation de la sainte Église et que, *la rassemblant en un seul tout*, tu donnes à tous les saints qui communient d'être remplis du Saint-Esprit pour être confirmés dans la Foi et dans la Vérité, afin que nous te louions et te glorifiions par ton Fils Jésus-Christ, par lequel à Toi soit gloire et honneur, Père et Fils avec le Saint-Esprit, dans

ta sainte Église et maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il (1).

Ce document technique, le plus ancien de la liturgie romaine — et à ce seul titre, il méritait d'être cité tout entier — nous montre la partie essentielle de la messe, c'est-à-dire la prière récitée par le prêtre sur l'Eucharistie.

*
* *

Communion

Mais voici, d'après le même document, la manière dont se donnait *la communion*, partie intégrante du Sacrifice de la messe.

L'évêque dit des prières pour la communion, adressées à

Dieu le Père, Dieu Tout-Puissant, afin que les fidèles reçoivent pieusement et avec fruit la communion. Que ces mystères ne soient pas pour nous une condamnation, mais une bénédiction : qu'ils sanctifient les fidèles, qu'ils les fortifient, les délivrent de tout mal, augmentent leur foi... (2)

Ces oraisons sont précédées des avertissements du diacre :

Priez ! Debout, et inclinez la tête !

Au moment de la communion, le diacre dit encore :

Soyez attentifs.

L'évêque :

Le Saint aux saints (2).

(1) D. A. C. L., fascicule CXVIII-CXIX, col. 583-584.
(2) Ce qui est un rappel à l'ordre : on ne doit pas communier, si on n'est pas en état de grâce.

Le peuple :

Un seul Père Saint, un seul Fils Saint, un seul Esprit Saint.

L'évêque :

Que le Seigneur soit avec vous !

Le peuple :

Et avec votre esprit.

Et il se présentait à la communion.

Selon d'autres documents empruntés à Origène, Tertullien, saint Cyprien, les fidèles chantaient, en se rendant à la sainte Table, l'antienne : Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon ! » (Ps. XXXIII, v. 9.)

L'Eucharistie se donnait sous les deux espèces, mais on recevait le pain consacré dans la main, en répondant *Amen* aux paroles prononcées par le diacre. On avait la liberté de ne pas communier aussitôt ; mais d'emporter chez soi le pain consacré, soit dans les mains, soit dans un coffret (1).

Postcommunion — et Bénédiction

Pour en revenir à la *Tradition Apostolique* de saint Hippolyte, voici comment s'achevait le saint Sacrifice de la messe.

Après la communion des fidèles, l'évêque ou le prêtre prononce une prière d'action de grâces. Elle rappelle celle que le célébrant dit encore aujourd'hui au cours des ablutions du calice :

Que la réception des sacrés Mystères ne soit pas pour

(1) D. A. C. L., fascicule CXVIII, col. 577-594-595.

notre condamnation, mais pour le salut de l'âme et du corps.

Le prêtre étend la main pour bénir le peuple et dit :

Dieu Tout-Puissant, bénis tes serviteurs, protège-les, garde-les dans ta crainte, etc...

Le peuple répond : *Amen.*
Le prêtre :

Que le Seigneur soit avec vous ! Allez en paix (1).

La messe a donc pris fin; mais les fidèles pouvaient en vérité la trouver trop courte, puisqu'ils avaient pu la suivre avec toute leur intelligence, non en simples spectateurs, mais en acteurs.

*
* *

Questions controversées

Pater noster. — Selon Tertullien et saint Cyprien, on disait l'Oraison dominicale au cours de la messe. On la faisait même précéder d'une petite préface qui rappelle celle de notre liturgie actuelle. Mais, faute de précisions, les savants ne sont pas d'accord sur la place qui était assignée au *Pater* pendant le saint Sacrifice.

« Sanctus »

Selon de nombreux textes de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Tertullien, les fidèles disaient aussi le

(1) D. A. C. L., fascicule CXVIII, col. 584.

Sanctus; mais on ne peut préciser le moment exact de la messe où on devait le réciter.

— La venue de mon Jésus est annoncée, c'est pourquoi la terre entière est maintenant remplie de sa gloire (Origène) (1).

— Il est véritablement juste que Dieu soit béni par tous les hommes, en tout lieu et en tout temps, pour le souvenir que l'on doit garder de ses bienfaits...

Il est celui que la cour angélique ne cesse de proclamer : « Saint, Saint, Saint. » C'est pourquoi nous, si nous méritons de nous associer aux anges, nous apprenons dès ici-bas cette divine parole envers Dieu et le devoir de la future gloire (2).

Conclusion

Si nous résumons notre enquête sur la messe au cours des trois premiers siècles, nous pouvons retenir les conclusions suivantes :

1° Il n'est pas encore question de *messe chantée*, du moins au sens strict que nous lui donnons aujourd'hui. La raison en paraît évidente. On se trouve en pleine ère des persécutions sanglantes, le culte doit rester secret, il faut donc célébrer avec prudence et comme à la dérobée dans les maisons privées ou dans les catacombes.

Ce n'est qu'au IV^e^ siècle, lorsque la paix et la liberté lui sont accordées, que l'Église développe sa liturgie au grand jour et dans sa majestueuse ampleur. La messe chantée et solennelle prévaut alors sur les messes basses ou récitées, surtout quand saint Grégoire le Grand, au VI^e^ siècle, donne au chant religieux sa forme véritable et définitive.

(1) D. A. C. L., fascicule CXVIII, col. 576.
(2) D. A. C. L., fascicule CXVIII, col. 589.

Nous en ferons l'historique dans un autre article, comme nous nous réservons de montrer pourquoi, de nouveau, les messes basses, — mais entièrement basses et silencieuses, — ont peu à peu repris le pas sur la messe chantée, au détriment de la foule ignorante.

2° *Les réponses des fidèles*, au cours des trois premiers siècles, sont simples et peu nombreuses :

Amen — Et cum spiritu tuo.
Habemus ad Dominum — Dignum et justum est.
Sanctus et le *Pater Noster.*

Parmi les premiers chrétiens, beaucoup ne sont-ils pas ignorants ? Par ailleurs, la liturgie de la messe, encore à ses débuts, est pleine d'improvisations et on ne dispose pas de livres liturgiques : autant de raisons majeures pour ne pas compliquer les prières ni les cérémonies.

Cependant, d'après les textes étudiés ci-dessus, il faut avouer à notre confusion que nos ancêtres prenaient une part plus directe à la sainte messe que la plupart de nos contemporains !... *Tous ensemble*, ils répondaient aux prières du célébrant par des acclamations vibrantes, et *tous ensemble*, sur son invitation, ils se prosternaient ou se relevaient.

3° Les lectures faites directement dans les saints livres, par des lecteurs même laïcs, au choix du célébrant, donnaient à « *l'avant-messe* » *toute sa raison d'être.* Cette « avant-messe » ne doit-elle pas servir à l'*instruction des fidèles comme des infidèles* ?

Or, de nos jours, comme autrefois, nombreux sont les curieux qui viennent dans l'assemblée chrétienne pour s'éclairer. Mais comment seraient-ils éclairés si on ne les éclaire pas ? Et n'est-ce pas une responsabilité devant Dieu de garder pour nous la vraie lumière que l'É-

glise du Christ nous avait pourtant chargés de diffuser en faveur de nos frères ?

Nous avons bien des lecteurs dans nos séminaires. En vertu de leur ordination, ils ont le droit de lire publiquement dans l'église.

Pourquoi n'exerceraient-ils pas cette noble fonction dans les paroisses, du moins à l'occasion des grandes vacances ?

Et, à défaut de ces lecteurs attitrés, pourquoi des laïcs instruits ne se dévoueraient-ils pas pour leurs frères, tout au long de l'année liturgique, le dimanche et les jours de grandes fêtes ?

Ne nous plaignons pas de ce que les lectures de la messe sont définitivement choisies et limitées. L'Église, dans sa sollicitude maternelle, a tout réglé avec discernement et mesure.

Mais qui ne voit quel intérêt il y aurait pour nos fidèles à revenir à ces lectures faites *au nom du célébrant, en langue vulgaire comprise de tous, par un lecteur instruit* (soit clerc, soit laïc) ?

Malgré le nombre toujours croissant des livres de messe, dont plusieurs sont très complets et magnifiquement édités, qui n'a pas constaté avec peine combien de chrétiens assistent au saint Sacrifice les bras croisés ?

Une lecture bien faite, au contraire, suppléerait à leur indifférence, à leur indigence, à leur étourderie; bon gré mal gré, ils profiteraient des leçons de l'Ancien et du Nouveau Testament, surtout si les prônes, comme au temps de saint Justin, *n'étaient que le commentaire de ces leçons.*

Saint Paul disait aux premiers chrétiens, au sujet du don des langues :

> Voyez, frères, de quelle utilité vous serais-je si je venais à vous parler en langues (inconnues de vous) ?

Si les objets animés qui rendent un son, comme une flûte ou une harpe, ne rendent pas des sons distincts, comment connaîtra-t-on ce qui est joué sur la flûte ou sur la harpe ? et si la trompette rend un son confus, qui se préparera au combat ?

De même, si vous ne faites pas entendre avec votre langue une parole distincte, comment saura-t-on ce que vous dites ? vous parlerez en l'air (6 à 10).

Si tu rends grâces (dans une autre langue), comment celui qui est *dans les rangs de l'homme du peuple* répondra-t-il *Amen* à ton action de grâces, puisqu'il *ne sait pas ce que tu dis* ? Ton hymne d'actions de grâces est sans doute *fort beau*; mais lui *n'en est pas édifié*.

« Je rends grâces à Dieu de ce que je parle en langues plus que vous tous; mais, dans l'Église, j'aime mieux dire *cinq* paroles avec mon intelligence, *afin d'instruire aussi les autres*, que *dix mille* paroles en langues étrangères. »

(Saint Paul, I Cor., ch. XIV, 16 à 21.)

Ce texte de l'Apôtre ne doit pas nous servir de prétexte pour fonder toute une liturgie moderne en langue vulgaire. Nous devons seulement y trouver une directive pour rendre notre ancienne et incomparable liturgie plus à la portée de tous, principalement en ce qui concerne la lecture des oraisons, de l'épître, de l'évangile à nos messes dominicales et paroissiales.

Dom Bernard de Chabannes, O.S.B.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Guillaume de Saint-Thierry

I

Premières années et carrière bénédictine (1090-1135)

Vir studiosus

C'est à Liége — la Cité Ardente — que revient l'honneur d'avoir donné à l'Église de Dieu et à l'Ordre de Saint-Benoît ce penseur, ce théologien, ce mystique, qui fut, avec saint Bernard, une des colonnes de l'orthodoxie au cours du haut Moyen-Age, et qui demeure après lui un des premiers maîtres en l'art d'aimer.

Né d'une famille de rang élevé, vers 1090, Guillaume, comme beaucoup de jeunes nobles de son temps, fut orienté vers les lettres et dirigé de bonne heure vers une des plus célèbres écoles de l'époque : le studium de Laon (1). Nous ne savons rien du jeune étudiant. Nous constatons seulement, en parcourant les œuvres de l'Abbé et du solitaire, combien ces années d'études profanes ont eu d'influence sur le caractère de Guillaume et sur sa physionomie intellectuelle. Elles l'ont, de fait, marqué au coin d'un certain penchant à la spéculation : disciple

(1) Peut-être Reims, mais Laon paraît plus vraisemblable.

de saint Bernard, il n'arrivera pas à s'en déprendre. Elles ont aussi considérablement développé chez lui le sens psychologique et lui ont donné le goût du raisonnement et de la logique. C'est presque un jeu de retrouver dans l'ascète et dans le mystique l'ancien familier d'Horace et d'Ovide, d'Hippocrate et de Pythagore, ou le disciple de Platon. Non seulement Guillaume les cite volontiers et avec aisance, mais il ne craint pas d'emprunter à ces maîtres de l'antiquité, en les christianisant d'ailleurs, leurs idées et leurs méthodes.

A la suite de quelles circonstances l'étudiant laonnais abandonna-t-il le monde et l'espérance d'un brillant avenir pour se faire simple moine à Saint-Nicaise de Reims ? L'histoire ne nous le dit point. Ce qui est bien certain, c'est que Guillaume se « convertit » dans le sens plénier du mot, et qu'après avoir goûté, — oh ! sobrement — aux délectations du siècle, il se rendit spontanément et totalement à l'appel de la grâce, et ne voulut plus chercher et connaître que son Dieu. Durant ses années d'études, la ferveur de l'abbaye de Saint-Nicaise, sagement gouvernée par l'Abbé Joran, l'avait frappé. C'est là qu'il voulut revêtir l'habit monastique; c'est là qu'il se fit disciple du Maître intérieur et qu'il s'initia à cet « art des arts » : l'amour de Dieu. Arrière le maître du faux amour! cet Ovide à l'école duquel il s'était mis naguère... C'est de l'Esprit-Saint lui-même, dans le silence du cloître, qu'il voulait rapprendre le chemin du seul amour qui soit digne de l'âme humaine.

La formation bénédictine de Guillaume ne le céda en rien à sa formation intellectuelle : les divines Écritures, la sainte Règle, les écrits des Pères, c'étaient là désormais ses « manuels »; saint Ambroise, saint Augustin, Bède le Vénérable avaient remplacé les premiers maîtres de son adolescence; l'étude approfondie de ces témoins de l'orthodoxie devint une de ses occupations préférées. Saint Augustin surtout le retint, et Guillaume se l'assimila au point de devenir le plus pur représentant de la

pensée augustinienne au XII[e] siècle. N'avait-il pas, d'ailleurs, comme on l'a dit, quelque chose du tempérament de l'auteur des *Confessions* et des *Soliloques* ?

Moine, Guillaume le fut sans réserve; son zèle pour l'observance monastique ne tarda pas à le mettre en évidence : en 1119, Geoffroy, Abbé de Saint-Thierry de Reims, étant devenu Abbé de Saint-Médard de Soissons, c'est sur Guillaume que se porta le choix de la communauté sans pasteur.

L'Abbé

Malgré son jeune âge — il avait à peine vingt-neuf ans —, le nouvel Abbé de Saint-Thierry était à la hauteur de sa tâche.

Aux qualités naturelles dont le Seigneur l'avait doté : sûreté de jugement, force de volonté, douceur de tempérament; à ces vertus religieuses qui avaient fait de lui un moine exemplaire à Saint-Nicaise, Guillaume joignait, nous l'avons vu, une science profonde et étendue, et des connaissances remarquables pour son temps : il était assuré de répondre aux besoins de tous ses fils, aussi bien, comme dit saint Benoît, « de ceux qui sont frustes et durs de cœur que des disciples capables et intelligents (1) ». Avec cela, une tendresse de cœur qui devait suffire à lui gagner les âmes et un sens très juste de la vie religieuse. Son idéal monastique, quoique fort sévère, n'était pas d'un rêveur ou d'un exalté. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir le chapitre IX du traité *De la nature et de la dignité de l'amour* : le futur auteur de la lettre aux solitaires du Mont-Dieu y met l'accent sur l'aspect cénobitique de la « conversation » du cloître, reprise pure et simple, dans sa lettre et dans son esprit, du *modum convivendi* des premiers témoins du Christ. Pour Guillaume, c'est de là que la discipline claustrale tire toute sa valeur et, en quelque sorte aussi, toute sa

(1) Règle monastique, ch. II : *Quel doit être l'Abbé.*

raison d'être : la fin première de la Règle n'est-elle pas d'assurer l'unité de corps et d'esprit sur laquelle s'épanouira la vertu des vertus : la charité ?

Nous avons cité le traité *De la nature et de la dignité de l'amour* (1). Composé, avec le *De Contemplando* (2), entre 1120 et 1125, il apparaît comme la fidèle et vivante illustration des premières années d'abbatiat de Guillaume. Nous verrions volontiers, dans les quinze ou vingt chapitres de cet ouvrage, autant de résumés des conférences du jeune père de famille s'efforçant d'entraîner ses enfants vers les sommets, vers la perfection de cet amour, de cette charité que saint Benoît fait entrevoir à son moine comme seul but et récompense du labeur ascétique. C'est bien là, dans ces pages si chargées de doctrine et si persuasives, que nous devons aller chercher, — à côté du docteur bien connu de l'amour, — le pasteur d'âmes plus effacé, l'Abbé intime, conscient des devoirs de sa charge et s'appliquant à rompre à ses fils le pain quotidien de la vérité. C'est là que nous trouverons le secret de la sagesse du gouvernement de Guillaume, le secret aussi de la prospérité matérielle et spirituelle du monastère de Saint-Thierry.

Le champion de la réforme monastique

1120-1125, période d'effervescence pour l'Ordre monastique !

Cîteaux vient de naître et compte déjà plus de vingt maisons. La ferveur des premiers moines blancs, d'une part, l'indéniable relâchement de certains Clunistes (3), d'autre part, sont devenus comme les deux pôles entre lesquels oscillent, incertaines et indécises, les âmes des

(1) *De natura et dignitate amoris*; P. L., 184, col. 379-408.
(2) *De contemplando Deo*; P. L., 184, col. 365-380.
(3) L'on rangeait alors sous ce titre tous les moines de l'Ordre noir, même étrangers à la Congrégation de Cluny (par exemple ceux de Saint-Denis, Saint-Thierry, Saint-Nicaise de Reims).

cloîtres. Des moines noirs, prenant prétexte de l'attiédissement de leur monastère, sollicitent leur admission parmi les blancs, et cet échange, on le conçoit, n'est point fait pour rapprocher les deux branches de l'arbre bénédictin! Du fond des abbayes clunisiennes, même ferventes, un murmure s'élève, grandissant. Le mécontentement éclate brusquement lorsque saint Bernard prend la défense de deux moines noirs qui ont quitté leur moûtier sans la permission de leur Abbé. De part et d'autre, l'opposition s'accentue, se traduisant, dans les conversations et dans les lettres, par des récriminations aussi désobligeantes qu'injustes. Le bruit n'a-t-il pas couru, chez les Clunistes, que saint Bernard et les siens médisent publiquement d'eux ?...

La sagesse de Guillaume, son bon sens tout comme son tempérament, le tenaient bien au-dessus de cette triste querelle. Depuis quelques années, d'ailleurs, il entretenait des rapports de particulière confiance avec le champion de la réforme cistercienne; les liens d'amitié profonde qui l'unissaient déjà au saint Abbé de Clairvaux — nous y reviendrons bientôt —, non moins que la discipline et la régularité florissant à Saint-Thierry, le mettaient à l'abri de tout reproche de la part des moines blancs. Cependant, personnellement attaché à son Ordre, il ne put rester insensible en face de toutes les attaques qui, d'abord dirigées contre les excès de certains Clunistes, rejaillissaient maintenant sur l'Ordre noir tout entier. Il ne s'émut pas moins de la riposte et des accusations calomnieuses portées contre son saint ami, en qui l'on ne voyait plus que l'adversaire-né de tous les moines noirs. A diverses reprises, il le supplia donc de se justifier par une lettre publique et de donner un démenti solennel aux bruits fâcheux répandus sur son compte. L'autorité et la charité de l'Abbé de Clairvaux devaient suffire, dans sa pensée, pour mettre fin au malentendu et rétablir la paix si précieuse aux cloîtres.

L'affaire n'était pas si simple, et saint Bernard hésita

longtemps. En 1125 enfin éclatait cette fameuse *Apologie à Guillaume de Saint-Thierry* (1) qui devait faire crier au scandale, soulever une vraie tempête dans tout l'Ordre monastique, pour aboutir en définitive à une première et très heureuse réforme de l'Ordre noir.

A juste titre, croyons-nous, M. l'abbé Adam a reconnu dans l'*Apologie* une sorte de complot entre les deux amis, Bernard et Guillaume (2). Tous deux, au fond, se tiennent en marge de la lutte ouverte entre Cisterciens et Clunistes; tous deux soupirent après la paix et condamnent les mutins de l'un et l'autre camp. Guillaume conseille, Guillaume supplie, et Bernard se décide enfin à frapper d'estoc et de taille, *a dextris et a sinistris*. Après s'être justifié d'en vouloir à ses frères de Cluny et de tramer leur fin dans l'ombre, il fermera donc la bouche aux pharisiens de son propre camp, aux accusateurs méprisants des moines noirs. Mais il portera également le glaive dans le camp adverse et censurera sans pitié les incontestables désordres de certains monastères bénédictins.

Que, dans ce double combat, il n'ait pas toujours gardé la mesure, que sa verve satirique et ses préventions contre certaines formes de l'art chrétien, pour ne citer qu'un exemple, l'aient entraîné un peu loin, c'est assez probable. Mais il faut bien reconnaître qu'en dépit de ses exagérations il a frappé juste. Les événements ne lui ont-ils pas donné raison pour une bonne part, quand, le premier mouvement de surprise ou de colère réprimé, abbés et prieurs s'employèrent à réformer leurs maisons ? Ceux de la province de Reims donnèrent l'exemple, en 1130, lors d'un chapitre général — le premier de l'Ordre noir — où Guillaume, naturellement, tint la première place. Deux ans plus tard, Pierre le Vénérable réunissait à Cluny deux cents prieurs et douze cents religieux de son Ordre :

(1) *Apologia ad Guillelmum*; P. L., 182, col. 895-918.
(2) A. Adam, *Guillaume de Saint-Thierry, sa vie, son œuvre*. Bourg, 1923, p. 44 (ouvrage épuisé).

une réforme sérieuse fut jugée nécessaire et décidée en principe. Le « complot » des Abbés de Clairvaux et de Saint-Thierry avait en partie réussi (1).

L'*Apologie*, on le voit, doit beaucoup à Guillaume. Il en a été l'inspirateur et l'approbateur. Écrite sur ses instances, elle ne fut publiée qu'avec son « imprimatur », dirions-nous volontiers : la lettre de saint Bernard au chanoine Oger en témoigne (2). Au soir de sa vie, il devait même s'en inspirer, et reprendre, dans la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, quelques-uns des arguments de l'Abbé de Clairvaux, en particulier pour la nourriture des moines et la construction des monastères.

L'ami de saint Bernard

Le croirait-on ? A l'heure où il se faisait ainsi le champion de la réforme des moines noirs, où Saint-Thierry devenait par ses soins le modèle des abbayes bénédictines, Guillaume portait dans son cœur le secret espoir de quitter son Ordre et de terminer ses jours sous la blanche livrée de Cîteaux.

Vivre en la compagnie de saint Bernard ! tel était depuis longtemps le désir de notre Abbé; et ce désir s'accentuait à mesure que se resserraient les liens de son amitié presque légendaire avec l'Abbé de Clairvaux.

Ils s'étaient noués au temps où Guillaume était encore

(1) Sans doute, ce n'était pas la paix parfaite! La querelle devait se prolonger longtemps encore en mutineries aussi mesquines que ridicules. Les auteurs du *Dialogue entre un Cistercien et un Cluniste*, et autres libelles de ce genre, avaient sans doute bien du temps à perdre ! *Otiositas inimica est animae*... On consultera avec fruit : E. Vacandard, *Vie de saint Bernard*, t. I, pp 126 et suiv. ; D. A. Wilmart, *Une riposte de l'ancien monachisme au manifeste de saint Bernard*, dans *Revue Bénédictine*, 1934, pp. 296-309; surtout U. Berlière, *Les origines de Cîteaux et l'Ordre bénédictin au XII^e siècle*, dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 1900, pp. 448-471, et 1901, pp. 253-290.

(2) *Epist.* 88; P. L., 182, col. 219.

simple moine à Saint-Nicaise. Lui-même nous a raconté comment, visitant Clairvaux en compagnie d'un Abbé de l'Ordre, il avait trouvé le saint, malade, retiré par obéissance dans un ermitage où il s'adonnait à la contemplation, rayonnant d'une joie toute céleste. « Dieu m'est témoin, s'écrie Guillaume, qu'à cette première entrevue je m'étais senti pénétré d'un respect aussi grand que si j'étais monté au saint autel. — Je m'étais épris, ajoute-t-il, d'une telle affection pour cet homme, et tel avait été mon désir de partager la pauvreté et la simplicité de sa vie, que si j'avais pu alors émettre un souhait, c'eût été de demeurer à jamais auprès de lui pour le servir (1). »

Cela se passait vers 1118. Peu après son élévation à la dignité abbatiale, Guillaume était retourné à Clairvaux; ce nouveau séjour plus intime, prolongé par la maladie, avait en quelque sorte scellé l'union de ces deux âmes si bien faites pour se comprendre. C'est alors, en effet, que saint Bernard avait entrepris d'expliquer à son hôte le *Cantique des cantiques*, « esquissant, au cours de longues causeries qui valaient des sermons, le tableau moral dont le *Cantique* lui fournissait les lignes et qu'il devait reprendre plus tard, sans jamais pouvoir l'achever (2) ». D'aussi chauds entretiens n'étaient pas de nature, on le pense, à atténuer la vénération, pour ne pas dire le culte, que Guillaume vouait déjà à saint Bernard, ni à éteindre dans son cœur les ardeurs d'une amitié qui tenait de la « passion ».

Passion foncièrement chrétienne, faut-il le dire?... Passion qui fait penser à celle du petit enfant pour sa mère. Au fond, c'était bien cela : si, depuis leur première rencontre, Bernard traitait Guillaume en « ami », Guillaume, lui, se considérait plutôt comme l' « enfant » de saint Bernard, et de l'enfant il devait garder jusqu'à la fin la piété respectueuse et confiante, comme aussi toute la tendresse.

(1) *Vita Bernardi*, cap. VII, n° 33; P. L., 185, col 246.
(2) E. Vacandard, *op. cit.*, t. I, p. 476.

De son côté, saint Bernard tenait Guillaume en haute estime et ne laissait passer aucune occasion de faire parvenir à celui dont il appréciait les mérites et le savoir « des gages de sa faveur et de son affection — *monimenta gratiae vel amoris* ». C'était encore trop peu pour Guillaume! N'allait-il pas jusqu'à se plaindre un jour de ne pas être assez aimé, du moins de ne pas être aimé dans la mesure de son propre amour : *plus amans, minus diligor* ? Ce reproche lui attira de la part du saint docteur la plus noble des réponses qu'ami inquiet ait jamais reçue. Il faut lire ce petit chef-d'œuvre, où l'amitié des deux Abbés se révèle si profondément religieuse dans sa tendresse (1).

Les travaux du théologien à Saint-Thierry

L'Abbé de Clairvaux était donc devenu pour Guillaume le confident indispensable, en même temps que l'exemplaire de la perfection religieuse à laquelle il aspirait. Ce qui n'était douze ans plus tôt qu'un désir vague et ingénu se présentait maintenant comme un impérieux besoin, et il semblait à notre Abbé qu'il ne pût poursuivre sa route qu'en la compagnie de Bernard ! Et puis, surtout, la dignité abbatiale pesait lourdement sur ses épaules; âme délicate, Guillaume se sentait beaucoup moins d'inclination à commander qu'à obéir. Les responsabilités dont saint Benoît charge l'Abbé ne laissaient pas que de l'effrayer; son humilité, d'ailleurs, cachait à ses propres yeux le bien qu'il accomplissait, et ce pasteur d'âmes exemplaire se demandait avec angoisse s'il était digne de sa tâche !

C'est peu après le chapitre de Soissons (1130) que Guillaume dut s'ouvrir à son saint ami du désir qui brûlait son âme. La seule réponse que nous ayons à une demande, certainement plus d'une fois réitérée, n'est pas moins

(1) *Epist.* 85; P. L., 182, col. 206-210.

ferme que sage : « Laissons là, s'écrie saint Bernard, et vos sentiments et les miens; tenons-nous-en à la volonté de Dieu sur vous; c'est autrement sûr pour vous et pour moi!... Gardez votre charge, c'est mon conseil; demeurez là où vous êtes et étudiez-vous à être utile à ceux dont vous avez la garde; ne fuyez point les honneurs, alors même que vous pouvez les faire servir au bien; malheur à vous, en effet, si vous exercez le pouvoir et n'êtes d'aucune utilité; mais malheur bien davantage si, en craignant de commander, vous vous refusez à servir ! (1) »

Qui n'eût imité en cette affaire la prudence et la discrétion du saint Abbé de Clairvaux ? Guillaume lui-même parut se rendre à ces sages conseils. Durant cinq années encore, il demeura dans son monastère, y faisant régner l'ordre et la paix et poursuivant ces travaux théologiques qui lui assurent une place de choix dans l'histoire de la spiritualité médiévale.

En 1128, saint Bernard soumet au jugement de Guillaume son traité *De la grâce et du libre arbitre* : « Qu'il examine, corrige, retranche sans aucun scrupule ce qu'il trouvera d'obscur, de téméraire ou simplement d'inutile, s'il ne veut être frustré de cette promesse de la Sagesse : *Ceux qui me mettent en lumière auront la vie éternelle* (2). » Peu après cette date, Guillaume compose et dédie à son saint ami son livre *Du Corps et du Sang du Seigneur* (3), ouvrage de première importance, si l'on songe qu'il est un des premiers essais de synthèse de la doctrine catholique sur l'Eucharistie. Avec beaucoup d'à-propos, Guillaume aborde les problèmes de la présence simultanée du Christ en divers lieux, de la transsubstantiation, des accidents, de la double manducation (spirituelle et corporelle) du Corps du Christ. Par sa précision

(1) *Epist.* 86; P. L., 182, col. 210. L'émouvante finale de la *Méditation XI*e est comme l'écho de cette lettre dans l'âme douloureusement résignée de Guillaume (cf. P. L., 180, col. 242).

(2) *De gratia et libero arbitrio*, praefatio; P. L., 182, col. 1001.

(3) *Liber de Corpore et Sanguine Domini;* P. L., 180, col. 345-364.

théologique, il annonce déjà Pierre Lombard et les Sommistes du XIII[e] siècle, saint Thomas, saint Bonaventure. D'ailleurs, l' « *Ad firmandum cor sincerum, sola fides sufficit* » du Docteur angélique, est comme le thème de cet écrit, d'une psychologie vécue et qui trahit l'anxiété d'un grand nombre d'esprits à cette époque au sujet des obscurités de langage et des apparentes contradictions des Pères.

Nous sommes redevables à cette première partie de la vie de Guillaume de la plupart des Méditations, pour donner un nom banal à ces *Meditativae orationes* (1), qui devaient s'avérer si utiles « pour former les novices à la prière ». Assez proches, par le ton, des *Confessions* de saint Augustin, ces ineffables épanchements nous sont d'autant plus précieux qu'ils nous fournissent d'abondantes révélations sur l'intime du cœur de Guillaume et sur les angoisses de son âme.

C'est encore à Saint-Thierry que Guillaume dut mettre la première main à son traité *De la nature du corps et de l'âme* (2), ainsi qu'à ces vastes compilations — vrai travail de Bénédictin! — que sont les deux *Commentaires du Cantique des cantiques* (3), tirés des œuvres de saint Ambroise et de saint Grégoire. Quant au *Commentaire de l'Épître aux Romains* (4), bien qu'également composé de textes empruntés à saint Ambroise, saint Augustin et Origène, il est beaucoup plus personnel et reflète davantage la pensée de notre Abbé. Chantre de l'amour dans le *De Contemplando*, Guillaume s'est fait ici le chantre de la grâce.

Signalons enfin les *Sentences sur la Foi*, tirées de saint Augustin, qui n'ont pas été retrouvées, et dont nous ne

(1) P. L., 180, col. 205-248.

(2) *De natura corporis et animae;* P. L., 180, col. 695-726.

(3) P. L., 15, col. 1945-2060, et P. L., 180, col. 441-474.

(4) *Expositio in epistolam ad Romanos;* P. L., 180, col. 647-694. Ces compilations et ces commentaires ne furent certainement achevés que dans la tranquillité de Signy.

savons rien, sinon « qu'elles sont fortes et solides », ainsi que l'affirme Guillaume, et « qu'elles vont assez bien avec le *Miroir de la Foi* et l'*Énigme de la Foi* », dont il sera question plus loin.

II

Sous la blanche livrée de Cîteaux (1135-1146)

La retraite à Signy

Cinq années s'étaient écoulées depuis la lettre de saint Bernard. Guillaume avait vaillamment supporté cette probation un peu longue, et sa vocation cistercienne en sortait plus forte et plus pure : maintenant, plus que jamais, il éprouvait le besoin de fuir le tumulte des affaires, les honneurs et les responsabilités de sa charge, pour se confier à la solitude et vaquer librement à Dieu. Vit-il dans cette perdurance d'un désir bien ancien le signe de la volonté de Dieu, contrairement au sentiment de saint Bernard ? C'est probable. Les choses se présentaient d'ailleurs tout autrement qu'en 1130 : dans l'Ordre noir, la réforme battait son plein et l'animosité de naguère semblait apaisée. Saint-Thierry connaissait la prospérité matérielle et spirituelle; des disciples fervents étaient là pour continuer l'œuvre du maître; Guillaume pouvait donner suite à son inclination sans que la gloire de Dieu en souffrît. Dans cette pensée — Clairvaux lui demeurant fermé —, il jeta les yeux sur un asile que semblait alors lui offrir la Providence : au diocèse même de Reims, à Signy, dans les Ardennes, une petite-fille de Cîteaux venait de naître, et Guillaume songea qu'en cette demeure il rencontrerait, à défaut de Bernard, l'observance, la spiritualité, l'âme enfin de son saint ami.

Après avoir résigné sa charge et pris congé de ses fils, dans des circonstances qui ne nous sont point connues, il

vint donc frapper à la porte du nouveau moûtier. De tous temps les jeunes fondations se sont montrées particulièrement accueillantes : Guillaume fut reçu à bras ouverts par le prieur et ses douze moines, trop heureux de posséder au milieu d'eux celui en qui chacun reconnaissait le disciple, l'ami, et, pour tout dire, l'ombre même de saint Bernard.

Et ce dernier ? que dut-il penser de la décision inattendue de son ami ? Nous l'ignorons; mais il est bien certain que la surprise ne fut pas de longue durée et que l'Abbé de Clairvaux reconnut vite le doigt de Dieu en toute cette affaire. Les relations ne semblent pas avoir été interrompues. Guillaume était entré à Signy comme simple moine; saint Bernard demanda et obtint pour lui du chapitre général de Cîteaux qu'il pût jouir du privilège des abbés-hôtes, c'est-à-dire qu'il pût « converser en compagnie de deux religieux et sortir avec eux quand il voudrait ». Ce geste témoigne assez de la faveur et de l'estime que Bernard gardait à son ami.

L'épreuve

La vie cistercienne n'était pas une inconnue pour Guillaume. Il n'en ignorait aucun détail; il en admirait et approuvait les observances et il avait eu plusieurs fois l'occasion d'en faire quelque peu l'expérience, durant ses longs séjours, en qualité d'hôte, à Clairvaux. La pratique, cependant, lui manquait encore, et c'est dans toute sa rigueur qu'elle allait s'offrir à lui.

D'une constitution plutôt débile, d'un tempérament physique assez délicat — la maladie semble l'avoir visité plus d'une fois durant son abbatiat —, Guillaume était entré à Signy le corps et l'esprit fatigués par les soucis et les travaux de sa charge pastorale. Rapidement affaibli par l'austère régime de Cîteaux, il en vint bien vite à se demander s'il n'avait pas trop présumé de ses forces et s'il pourrait jamais se plier à ce nouveau genre de vie; cette

crainte fut, pour son âme sensible et impressionnable, l'occasion d'une épreuve d'autant plus cruelle qu'elle devait coïncider avec une de ces crises où l'aiguillon du doute se faisait parfois sentir : tandis qu'il se demandait avec angoisse s'il ne s'était pas trompé, s'il n'avait pas été le jouet de quelque illusion du diable, l'heure lui semblait arrivée de devoir rendre compte à Dieu. Tout son passé refluait vers lui, et le Malin se plaisait à lui en exagérer les misères... N'avait-il pas trahi sa tâche ?... N'avait-il pas agi en orgueilleux et en insensé, en préférant sa volonté à celle de Dieu, à celle de son ami Bernard ?... Et l'angoisse grandissait à mesure que la faiblesse du corps s'accentuait. Allait-il devoir renoncer à son généreux dessein et se voir contraint de revenir en arrière ?

L'épreuve fut rude; la tentation de fuir, violente. Mais Guillaume connaissait trop les voies de Dieu, il était trop pénétré de l'esprit de saint Benoît pour céder au découragement et lâcher pied en cette nuit qui l'environnait. En échange du lourd fardeau de l'abbatiat, il avait demandé la paix, le repos, la liberté, le silence, la solitude. Tout cela devait se payer; et Guillaume, le novice cistercien, ne pouvait s'étonner outre mesure de cette probation, de ces difficultés, de ces « injures » (1) qui l'accueillaient au seuil de sa nouvelle conversion. Il avait appris jadis, à Saint-Nicaise, les *dura* et les *aspera* par lesquels on va à Dieu; il avait expérimenté, durant la première partie de sa vie, combien roide et combien étroite est la voie qui mène à l'union divine. Maintenant qu'il voulait posséder son Dieu plus pleinement, maintenant qu'il aspirait à plus haute connaissance et ne désirait rien moins, comme les Frères du Mont-Dieu, ses futurs correspondants, que de voir Dieu face à face, dans la mesure possible ici-bas, une purification plus grande

(1) Ce sont les termes mêmes employés par saint Benoît au chapitre LVIIIe de sa Règle : *De la manière de recevoir les frères.*

s'imposait : c'était comme un nouveau noviciat que le plus avisé des maîtres entendait lui imposer.

Aussi bien, les pages où Guillaume nous a laissé voir quelque chose de son épreuve, en ces premiers jours à Signy, pages qui transpirent l'angoisse et les larmes (1), sont avant tout des cris de foi profonde, tout vibrants d'espérance. L'amour soutient sa patience et lui inspire même de demander au Seigneur « de le conduire jusqu'aux extrémités de ce désert affreux, où il espère rencontrer, avec Moïse, le buisson qui brûle sans se consumer, dans lequel son âme se plongera tout entière pour se voir à son tour enflammée et purifiée ».

Son attente ne fut pas trompée : la tentation disparut, le calme se fit dans son âme, et il put enfin vaquer au repos de la prière. La paix était revenue, mais non la santé : Guillaume devait supporter jusqu'à la mort le fardeau d'un corps rebelle et meurtri.

« *Pingue otium* »

Désormais simple moine à Signy, Guillaume entendait bien pratiquer la règle cistercienne dans son intégrité. Ce ne fut pas un mince sujet d'édification pour la jeune communauté, que de voir cet ancien Abbé, ce savant, se mettre au rang des simples frères et s'astreindre aux plus humbles et aux plus rudes travaux de la campagne. Bien vite, cependant, en raison de ses nombreuses infirmités, Guillaume dut renoncer à prendre toute sa part du travail manuel; dès lors il partagea son temps, nous dit le vieux chroniqueur, entre l'étude et la contemplation des choses du ciel. Comme il se sentait à l'aise, maintenant qu'il n'avait plus qu'à obéir! C'était vraiment pour son esprit la liberté succédant à la servitude, et pour son âme la part de Marie après les affairements de Marthe, le « fer-

(1) Il s'agit de la *Méditation IV*e; P. L., 180, col. 215-218.

tile repos — *pingue otium* » de la contemplation, après les durs labeurs du ministère.

Ce *pingue otium* a trouvé son expression dans un *Commentaire sur le Cantique des cantiques* (1). Composé vers 1138, ce commentaire est le plus personnel et le plus mystique des ouvrages de Guillaume, nous dirions volontiers le plus naturel et le moins apprêté, Guillaume n'ayant eu d'autre but, en prenant la plume, que de chanter le divin amour pour en jouir lui-même plus pleinement dans le secret de son âme : « Laboris nostri non alium requirentes fructum quam similem materiae, id est : amoris ipsius. »

Cet exposé est donc d'un tout autre caractère que les sermons sur le *Cantique* du Docteur Mellifluus. Guillaume a voulu lui-même nous en avertir : « Nous ne porterons point la main, lisons-nous dans le prologue, sur les mystères trop profonds que renferme ce chant sacré au sujet du Christ et de son Église » (on sait que le commentaire de saint Bernard abonde dans ce sens). — « Nous ne ferons qu'effleurer le sens moral, ce à quoi tout homme peut prétendre, et, nous renfermant au-dedans de nous-même, nous prenant en quelque sorte pour mesure, nous chanterons l'Époux et l'épouse, soit le Christ et l'âme chrétienne. »

Guillaume, hâtons-nous de le dire, a de beaucoup dépassé cet objectif. Son cantique de l'amour est un trésor de doctrine, où le captivant mystère de « l'intellection de Dieu par la charité » est abordé avec autant de sagesse que d'originalité. *Amor quippe Dei ipse intellectus est*, tel est le thème, formule bien caractéristique de Guillaume de Saint-Thierry, que les théoriciens de l'expérience mystique n'ont pas manqué d'exploiter, avec plus ou moins de bonheur.

(1) *Expositio altera super Cantica Canticorum*; P. L., 180, col. 473-546.

Le défenseur de la foi

En abdiquant la dignité abbatiale, Guillaume n'avait perdu aucune de ces qualités maîtresses qui avaient fait de lui un directeur d'âmes exemplaire à Saint-Thierry. Les moines de Signy, comme on pense, ne demandaient qu'à profiter de son expérience et de son savoir. A son insu, Guillaume continua sa mission de père de famille, car le privilège dont nous avons parlé plus haut, en le mettant en contact intime avec les frères, allait en faire comme le directeur spirituel de la petite communauté.

Vraisemblablement, c'est à la demande des religieux de Signy qu'il composa les traités du *Miroir de la Foi* (1) et de *L'Énigme de la Foi* (2), écrits tous deux, nous apprend-il, « pour la consolation de quelques frères et leur affermissement dans la foi ». Le premier est un traité des vertus théologales; ouvrage d'une psychologie profonde, fruit d'une âme qui a senti l'aiguillon du doute, à qui l'expérience suggère les arguments qui rassurent et les paroles qui réconfortent. C'est l'inestimable bienfait de la foi, don de Dieu, don de l'Esprit d'Amour, que réfléchit ce miroir sans ombres.

Dans *L'Énigme*, Guillaume aborde la substance même de la foi, les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, et particulièrement de la Sainte Trinité. On ne sait qu'admirer davantage, dans ce traité au sujet plutôt aride, ou de la facilité avec laquelle Guillaume se meut dans « le labyrinthe de la Révélation divine », ou de la surnaturelle audace avec laquelle il aborde des questions aussi délicates que celles de l'essence divine et des noms divins. Et pourtant, il reste simple, accessible à tous. La précision de sa pensée n'a d'égale que l'ardeur de sa foi et de son amour. La transcendance du divin jaillit de tout cet écrit; instinctivement, en pleine argumentation, on tombe à genoux avec l'auteur, pour adorer et prier.

(1) *Speculum fidei*; P. L., 180, col. 365-398.
(2) *Ænigma fidei*; P. L., 180, col. 398-440.

Quand on a parcouru ces pages si convaincues et si convaincantes, on ne s'étonne point de la douleur et de l'indignation mal contenue que révèle la lettre de Guillaume à Geoffroy de Chartres et à saint Bernard, au sujet des erreurs d'Abélard.

Un novice avait apporté à Signy l'*Introduction à la théologie* et la *Théologie chrétienne* du célèbre professeur des écoles de Paris et du Paraclet. Autant par curiosité que par sympathie, notre solitaire avait ouvert le livre de celui dont il avait été vraisemblablement l'élève, et pour lequel il avait ressenti jadis — c'est lui-même qui nous l'apprend — une bien vive affection. Sa surprise fut d'autant plus grande, sa déception d'autant plus amère, lorsqu'il prit contact avec une doctrine qui « traitait l'Écriture comme la dialectique et qui foulait hardiment aux pieds toute la tradition patristique ».

Sans retard — on est au mois de mars 1140 —, il prend la plume; après avoir relevé, dans la *Théologie*, treize propositions erronées, il jette le cri d'alarme dans une lettre adressée à Geoffroy, évêque de Chartres (qu'il sait admirateur d'Abélard), et à son saint ami Bernard. Il y dit toute son indignation de les voir l'un et l'autre garder le silence en face du péril qui menace la foi : « Pensent-ils qu'ils ne s'agisse que de bagatelles, alors que les plus saints mystères de la religion sont en cause ? C'est la doctrine même de la Sainte Trinité, du Médiateur, du Saint-Esprit, de la Grâce et de la Rédemption, que sapent les nouveautés et les inventions de Pierre Abélard. Comment peuvent-ils fermer les yeux et ne point s'émouvoir de ce qu'un ennemi domestique porte le ravage dans le camp à peu près désert de l'Église de Dieu, au moment critique où la mort vient de lui enlever ses derniers docteurs ?... Qu'ils se hâtent donc et qu'ils ne craignent pas de sacrifier, pour le salut de la tête, un pied, une main ou même un œil. Il est trop tard pour remédier au mal par des conseils et des admonestations privées : l'erreur est publique, l'erreur fait tache d'huile;

c'est une condamnation solennelle et publique qui s'impose (1). »

A cette lettre, Guillaume joignait une longue réfutation des propositions erronées de maître Pierre, appuyée sur la divine Écriture et sur l'autorité des Pères, saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire (2). L'Abbé de Clairvaux accueillit cette lettre et ces documents avec autant d'intérêt que d'effroi. « Assez ignorant de toutes ces choses, et se fiant très peu à son jugement en matière théologique », il avait pleine confiance dans la science et dans la sagesse de son ami. Les exhortations émues de ce dernier devaient le tirer bientôt de sa retraite et le lancer à l'assaut de l'hérésie. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire du procès qui devait aboutir, après le concile de Sens (juin 1140), à la condamnation définitive d'Abélard par le Siège apostolique (juillet 1140). Guillaume, d'ailleurs, n'y paraît point. Il savait la chose en bonnes mains; avec sa lettre à saint Bernard et la réfutation qui l'accompagne, prend fin son rôle dans toute cette affaire; mais ce rôle est assez conséquent pour justifier le titre de « sentinelle vigilante de l'orthodoxie » qu'on lui a parfois donné.

*
* *

Avant de clore ce paragraphe, jetons un rapide coup d'œil sur la période que nous venons de résumer.

Ces seize années d'abbatiat et ces cinq années de vie solitaire de Guillaume se révèlent particulièrement fécondes et actives. Le réformateur monastique et le zélé défenseur de la foi, le philosophe et le théologien, le disciple de saint Augustin et l'ami du Docteur Mellifluе ont donné chacun leurs fruits : toute une floraison d'œuvres

(1) Cette lettre a été insérée dans la correspondance de saint Bernard. *Epist.* 226; P. L., 182, col. 531-533.

(2) *Disputatio adversus Petrum Abaelardum*; P. L., 180, col. 249-282.

des plus diverses prouve la science et la sainteté de ce fils de saint Benoît devenu frère de saint Bernard.

Parmi ces œuvres, il en est deux sur lesquelles nous voudrions attirer l'attention, parce qu'elles nous semblent marquer au coin la forte personnalité de Guillaume et révéler l'harmonie profonde de sa double carrière monastique.

C'est d'abord, à l'aurore de son abbatiat (1120), le traité qui fait de Guillaume « un des docteurs classiques de l'amour au XII[e] siècle (1) », le *Traité de la nature et de la dignité de l'amour*. Œuvre mystique et œuvre de combat, l' « anti-nason », comme on l'a appelé, est une charge à fond contre Ovide, le maître du faux amour, une réaction violente contre la doctrine corrompue de celui qui s'est intitulé « *Doctor artis amatoriae* », en même temps que l'effort d'ascension d'une âme d'élite aspirant aux sommets de l'amour mystique.

Et voici, vingt ans plus tard (1140), en pleine carrière cistercienne, la *Dispute contre Abélard*, œuvre théologique, œuvre apostolique d'un moine descendu de la montagne pour combattre dans la plaine, cri d'une âme « qui n'a pas cru pouvoir se livrer au doux repos de la contemplation, alors qu'un glaive dégainé portait les ravages dans les frontières de la foi ».

Ces deux œuvres, si différentes de caractère et de ton, nous paraissent souligner singulièrement l'unité d'une vie partagée entre deux observances, mais qu'anime un seul idéal; elles nous révèlent deux aspects d'un même et unique esprit. Et comme pour sceller l'union, et renverser tout à fait nos conceptions modernes, il faut que de ces deux écrits, le plus mystique, le plus franchement contemplatif soit l'œuvre du Bénédictin, tandis que le plus théologique et le plus apostolique est l'apanage du Cistercien !

(1) P. Rousselot, *Pour l'histoire du problème de l'amour au Moyen-Age*, Paris, Vrin, 1933, p. 37.

Le séjour au Mont-Dieu et la « Lettre aux Frères »

Fondée en 1136, par Odon, Abbé de Saint-Remy, la Chartreuse du Mont-Dieu, au diocèse de Reims, était devenue, en quelques années, un des foyers révérés de la vie cénobitique. Bénédictins et Cisterciens accouraient vers cette solitude pour s'initier aux secrets d'une vie « qui rallumait dans les froidures des Gaules les ferveurs de l'antique Égypte », et qui présentait tous les avantages de la vie érémitique, dans le cadre solide et sûr d'un milieu cénobitique. Nombreux étaient les visiteurs qu'attirait le renom de sainteté des nouveaux solitaires et qui venaient réchauffer leur âme à ce vivifiant foyer.

Désireux de prendre contact avec une vie « dont il avait lu dans les livres toute la gloire antique », Guillaume, profitant du privilège que lui avait accordé le chapitre général, vint habiter lui aussi dans ce lieu béni. Ce séjour, qu'il faut situer vers 1142, fut certainement de quelque durée : le texte de la *Lettre aux Frères* en fait foi. Non seulement, en effet, Guillaume parle de la vie cartusienne en homme d'expérience, mais les conseils pratiques qu'il donne aux Frères, non moins que les remarques qu'il se permet de leur adresser, témoignent d'une certaine familiarité, qu'un rapide passage au milieu d'eux expliquerait difficilement.

Tout comme les religieux de Signy, les solitaires du Mont-Dieu voulurent profiter de la sagesse de leur hôte. Sous le charme de sa parole et pleins d'admiration pour sa doctrine, ils le pressèrent tellement de leur laisser quelque souvenir durable de son séjour au milieu d'eux, qu'à son retour à Signy, Guillaume prit aussitôt la plume et écrivit à ses nouveaux disciples cette longue Épître sur la vie religieuse, consacrée par la tradition sous le nom de *Lettre d'Or* (1).

(1) *Epistola ad Fratres de Monte Dei*; P. L., 184, col. 307-354.

Écrite à des Chartreux et pour des Chartreux, la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu* a de bonne heure rompu ses digues et envahi tous les cloîtres pour déborder enfin sur le monde. Peu d'écrits spirituels ont été aussi lus, copiés, traduits et imprimés; peu ont inspiré au cours des siècles autant d'auteurs ascétiques et mystiques.

Comment expliquer pareil succès ?

Sans doute — d'autres l'ont fait remarquer —, la *Lettre aux Frères* est un manuel d'ascétisme complet et universel. Les huit ou dix chapitres consacrés par Guillaume à l'état des commençants, ou état animal, renferment un programme de vie ascétique très éclairé, d'une discrétion toute bénédictine. Très naturellement, ce directoire des novices apparaissait aux supérieurs des maisons religieuses comme le meilleur des commentaires de la Règle et l'expression de la plus pure tradition monastique.

Il y a plus, croyons-nous.

Dans la *Lettre*, les deux derniers états de la vie spirituelle, l'état *raisonnable* et l'état *des parfaits*, ne sont qu'esquissés; mais, à les étudier de près, on est surpris du trésor de doctrine qu'ils renferment. Assurément, cette doctrine est celle de Guillaume, du disciple de saint Ambroise, saint Grégoire, saint Augustin. Mais, sous un certain aspect, c'est aussi celle de saint Bernard ! celle encore des Victorins, comme elle deviendra plus tard celle de saint Bonaventure et de l'école de Windesheim ! Le chef-d'œuvre de Guillaume est beaucoup plus qu'un directoire; c'est un témoin — et combien éloquent ! — de toute une mentalité religieuse; l'expression d'une âme : celle de l'âge d'or du monachisme. Il incarne, d'une part, le merveilleux élan de ferveur qui s'est emparé des âmes religieuses au début du XII[e] siècle; d'autre part, il synthétise le prodigieux effort tenté, vers la même époque, par une génération monastique avide de percer le voile de la divinité et de surprendre quelque chose des secrets de l'union mystique. On comprend que moines et

fidèles se soient penchés avec respect et enthousiasme sur un document si puissamment évocateur.

Nous reviendrons longuement ailleurs sur la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, sur son histoire et sa doctrine (1). Qu'il nous suffise d'avoir signalé brièvement ici ce rayon de miel où l'abeille diligente a recueilli toutes les essences d'un champ fleuri et odorant.

Les dernières années, la mort

L'ascendant exercé par saint Bernard sur Guillaume de Saint-Thierry est certainement considérable; n'est-il pas significatif que le dernier écrit de Guillaume soit un hommage de piété filiale, un tribut de reconnaissance envers celui qui lui avait en quelque sorte révélé sa vocation mystique ? Accablé d'infirmités et déjà brisé par l'âge, sentant l'heure de sa mort approcher, Guillaume ne voulut point quitter ce monde sans avoir payé sa dette à « l'homme de Dieu » qui avait été pour lui ce qu'est le phare pour le pilote et l'étoile pour le matelot. Fort de l'autorité que lui conféraient son amitié lointaine et ses rapports continus avec l'Abbé de Clairvaux, il entreprit donc de raconter, pour l'édification des frères, cette vie prodigieuse où lui-même n'avait cessé d'admirer l'action de Dieu.

La *Vie de saint Bernard* (2) (1146-1147) est une œuvre solide. Guillaume a pris soin de réunir des documents et de faire appel à l'expérience de témoins. Si elle ne satisfait que pour une part l'historien moderne, c'est qu'elle vise, comme toutes les biographies anciennes, à faire connaître avant tout le « saint », à montrer « comment le Christ vivait et parlait en son disciple ». De là, l'abondance des récits merveilleux; de là encore, ce souci de ne rien négliger qui pût nous faire toucher du doigt l'héroïque vertu de l'Abbé de Clairvaux.

(1) J.-M. Déchanet, *Un miroir de l'idéal monastique au XII^e siècle, la Lettre d'Or* (en préparation).

(2) *Sancti Bernardi Vita prima*; P. L., 185, col. 225-268.

La biographie s'arrête aux environs de l'année 1130, peu avant le schisme qui mit aux prises Innocent II et Pierre de Léon. Tout porte à croire que la mort seule ait pu interrompre le récit de Guillaume. Cette mort fut humble et cachée, comme l'avait été sa vie. Après avoir donné à ses frères l'exemple d'une vie toute d'humilité et de détachement, le 8 septembre 1147, l'ancien Abbé de Saint-Thierry passait à une vie meilleure, « laissant, nous dit la Chronique, un grand vide à l'intérieur du monastère où sa carrière avait trouvé son couronnement ». Son corps fut inhumé dans le cloître de Signy, à la porte du Chapitre, avec des honneurs tout spéciaux. En 1215, l'Abbé Gilles fit procéder à l' « élévation » des ossements, qui furent déposés, avec ceux de Gérard de Florennes et d'Arnulphe de Saint-Nicaise, dans le mur de l'Oratoire. Cette « élévation », comme on sait, faisait de Guillaume un « Bienheureux », suivant l'usage de l'époque; et cela nous explique comment, malgré l'absence de pièce officielle, il soit reconnu comme tel au diocèse de Reims et dans tout l'Ordre de Cîteaux.

Quelle impression fit sur saint Bernard la mort de cet homme, qui lui était si étroitement uni ? On l'ignore. Nul chroniqueur n'a cru devoir nous renseigner à ce sujet. Depuis quelques temps déjà, la pensée de la mort était devenue familière au saint Abbé de Clairvaux : il voyait tous ses amis le quitter pour la Patrie, et lui-même, épuisé par les travaux et la maladie, sentant la vie se retirer de lui, soupirait ardemment après le jour de la délivrance. Cinq années, pourtant, devaient encore se passer avant qu'il aille rejoindre au ciel son plus cher ami.

*
* *

Conclusion

Guillaume de Saint-Thierry ! Bernard de Clairvaux ! On voudrait pouvoir comparer ces deux flambeaux,

sur lesquels se sont fixés les regards de tout un siècle... L'humilité de l'un s'y oppose, non moins que l'éminente sainteté de l'autre. Et puis, ils sont à la fois si proches et si différents, si personnels et si un !... Leurs spiritualités comme leurs vies se mêlent et s'enchevêtrent, leurs voies se croisent et se confondent, comme les fils d'or d'un bel orfroi. Qui pourra jamais préciser ce que Guillaume doit à Bernard, et ce dont Bernard lui-même est redevable à Guillaume ? Maître et disciple l'un de l'autre, ils ne cessent jusqu'à la fin de mettre leur science et leur sainteté au service d'un même idéal, et ils vont chacun leur route, forts de leur amitié commune. La tradition, au cours des âges, les a souvent confondus; ce n'est pas nous qui prétendrons les séparer ! Que les paroles du roi David, appliquées par la sainte Église aux apôtres Pierre et Paul, servent donc de conclusion à ce modeste essai :

Bernardus et Guillelmus
quomodo in vita sua dilexerunt se,
ita et in morte, non sunt separati (1).

Saint-André-lez-Bruges.

fr. Jean-Marie Déchanet, O. S. B.

(1) Octave des saints Apôtres Pierre et Paul, ant. *ad Benedictus.*

Le Saint Pauvre de Jésus-Christ :

Benoît-Joseph Labre

C'est le propre des saints que d'incarner à leur façon l'éternité dans le temps. Malgré les modes passagères qui leur amènent par instants une audience imprévue et parfois intempestive, leur action profonde et sûre, leur lignée spirituelle s'accusent, plutôt qu'elles ne s'effacent, avec les ans : aussi ne nous étonnons-nous point de voir rejaillir telle dévotion un moment assoupie, lorsque le besoin spirituel qui lui a donné naissance tenaille à nouveau les âmes. Il n'est plus alors question de singularité, d'attitude dépassée ou de religion désuète, mais de stimulant et d'exemple. Plus l'inquiétude du temps présent augmente et se précise, plus la nécessité s'accroît de recourir aux vrais intercesseurs et de retrouver sous la légende les traits authentiques de leurs vertus : on s'aperçoit alors bien souvent que les oppositions entre les mœurs et les époques ne sont que superficielles et que les efforts héroïques de ces âmes privilégiées restent plus que jamais d'une brûlante actualité. Telle est, certes, la conclusion la plus nette que nous offre l'existence de saint Labre, dont la figure s'impose de plus en plus à l'attention de nos contemporains. Que ce pieux mendiant ait pu trouver à notre époque non seulement des disciples aussi éclairés qu'Agnès de la Gorce [dans sa belle étude : *Un pauvre qui trouva la joie*, Paris, 1933], mais même des adversaires et des détracteurs sagaces [cf. *L'Ordre* des 14, 15 et 22 mars 1935], c'est ce qui montre de façon

péremptoire l'importance de son message. Nous connaîtrons désormais à fond cette figure si attachante grâce au gros livre méthodique, minutieusement et clairement érudit que M. le chanoine Gaquère vient de consacrer au « saint pauvre de Jésus-Christ (1) », et dont nous avons tiré toute la substance de ces réflexions.

*
* *

Pour beaucoup d'hommes de notre génération, saint Benoît Labre, n'étant guère connu que par ses poux, est considéré de ce fait comme appartenant sans conteste au Moyen-Age, où son image se confond plus ou moins avec celle de saint Roch. Il n'est donc pas inutile de rappeler que sa vie se déroule au « siècle des lumières » et s'achève à la veille de la Révolution française. C'est ce court destin de trente-cinq années (1748-1783) que nous voudrions rappeler brièvement dans ces pages.

L'enfance de Benoît Labre se déroule tout entière dans le Nord de la France. C'est à Amettes-en-Artois, sur la route d'Arras à Boulogne, qu'il voit le jour. Il est l'*aîné de quinze enfants*, ce qui explique la facilité avec laquelle ses parents l'ont confié, une fois grand, à la sollicitude de ses oncles pour parachever son éducation. La famille est très chrétienne, de petite aisance. Plusieurs oncles sont dans le ministère ecclésiastique. C'est auprès de l'un d'eux, l'abbé Jacques-Joseph Vincent, que nous le voyons apprendre le rudiment; écolier modèle, il apporte régulièrement son abécédaire, sa brassée de bois, et s'assied tranquillement face aux filles, sans même leur tirer la langue. A huit ans, on a besoin de lui aux champs; il y restera jusqu'à treize, où on le confiera cette fois à l'abbé François-Joseph Labre, son oncle, un savant celui-là, docteur en théologie, qui l'initie aux études cléricales.

(1) François Gaquère, *Le saint Pauvre de Jésus-Christ, Benoît-Joseph Labre*. Aubanel Père, libraire-éditeur, Avignon, 1937.

Il est d'ailleurs visible que cet enfant pur et réfléchi, ayant déjà le goût du sacrifice et de la méditation, est destiné au culte du Seigneur. Benoît mène une vie austère et simple, soignant le verger de son oncle et fréquentant assidûment sa bibliothèque. C'est là qu'il fait connaissance avec les auteurs religieux qui vont marquer profondément et pour toujours sa dévotion : l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont il goûtera les passages les plus amers, et en particulier la condamnation radicale du siècle; le P. Louis de Grenade, dont le *Guide des pécheurs*, le *Mémorial de la vie chrétienne*, le *Traité de l'oraison*, les *Sermons*, ont nourri tant d'âmes d'élite aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles; enfin et surtout le P. Lejeune, dont le zèle ardent avait su poursuivre, malgré une cécité précoce, une étonnante carrière de prédicateur. Benoît Labre ne cesse de fouiller les dix livres de *Sermons* de « son père l'aveugle », presque entièrement consacrés au thème de la pénitence nécessaire. Il y prend cette religion farouche où le salut ne se poursuit que dans la crainte et le tremblement, et probablement l'amorce d'une vocation non seulement ecclésiastique, mais très particulièrement de réparation et d'immolation.

Ce dernier point n'entrait pas dans les vues de son entourage. Étonnement de l'oncle. Opposition des parents à tout projet de départ pour la Trappe. L'abbé Labre étant mort sur ces entrefaites, au milieu d'une grave épidémie de typhus, on confie de nouveau Benoît à son premier précepteur, devenu curé de Conteville. Il y passera une année de véritable préparation à la sainteté complète. L'abbé Vincent et son neveu ont vite fait, l'un entraînant l'autre, de parvenir aux sommets de la charité et de l'austérité. Le repas, toujours frugal, est souvent offert au prochain : « Mon neveu, nous avons de la santé, un morceau de pain peut nous suffire, et dans le village il y a des infirmes et de pauvres malades qui ont besoin d'une autre nourriture » (*op. cit*, p. 38). Benoît développe aussi son goût de l'adoration liturgique et des sta-

tions eucharistiques dans les églises du voisinage : c'est ainsi qu'en 1767 il reste toute une journée en prière dans l'église des Carmes, à Saint-Pol. Mais l'appel intérieur se faisait plus pressant. Benoît pensait à la Trappe, les parents transigèrent pour l'état de Chartreux. Après un premier échec à la Chartreuse du Val-Sainte-Aldegonde (avril 1767), il est enfin reçu, après une préparation supplémentaire, à Notre-Dame-des-Prés, à Montreuil-sur-Mer, où on l'avait également éconduit au premier abord. Mais le jeune postulant manque à la fois de souplesse et de sérénité; une nuit désolante règne bientôt sur son cœur, et il faut le renvoyer aux siens après un court essai de six semaines, muni d'une lettre constatant « que les inclinations de ce jeune homme ne concordaient pas avec les usages du monastère; qu'il lui fallait une autre manière de vivre, que sa conduite était irréprochable et tendait plutôt à un excès de sévérité, et qu'enfin il eût été à craindre que, poussant trop loin ses austérités, il ne devint promptement un membre onéreux à la communauté » (*op. cit.*, p. 47). Benoît essaie alors de trouver un refuge à la Grande-Trappe, et parcourt à pied les soixante lieues qui le séparent du diocèse de Sées : mais il n'a pas l'âge requis, et force lui est de rentrer chez les siens, à Amettes, où il édifiera famille et voisinage par son attitude et par ses pieuses exhortations. Sur le conseil et avec l'appui de l'évêque de Boulogne, il reviendra vers les Chartreux de Montreuil, qui le recevront comme postulant. Mais il y rencontrera les mêmes difficultés spirituelles. Éconduit à nouveau à la Grande-Trappe, il entreprend de se rendre, pour y demander accueil, à la Trappe de Sept-Fons, Notre-Dame du Saint-Lieu : c'est un dur pèlerinage de quatre-vingts lieues, par Chartres et Nevers, qui l'endurcit définitivement à la route. Là aussi, malgré l'estime générale, il ne peut subsister. Son incurie totale à l'égard des soins physiques, sa religion trop craintive et trop austère l'empêchent de participer au climat moral de cette sainte maison : échec tragique qui,

joint à la fatigue de ces courses formidables, ruine sa santé. Soigné par les Pères avec leur tendresse coutumière, il doit néanmoins quitter la Trappe, emportant la bénédiction et l'encouragement du Père Abbé : « Dieu vous veut ailleurs, mon fils. »

*
* *

Le jeune novice est désormais seul; il va lui falloir déblayer lui-même sa voie, voie périlleuse et neuve, dont il entrevoit la singularité et les dangers. Mais il n'en a pas moins conscience de la nécessité de son attitude : les prêtres éclairés qu'il rencontrera sur sa route, et dont les avis seront pour lui autant d'attentions providentielles, seront d'ailleurs unanimes à approuver sa conduite. L'état qu'il embrasse sera non seulement un état de pauvreté absolue, mais de déracinement total : il a choisi la vocation itinérante, qui détourne l'âme de toute affection, et il lui a donné comme forme un pèlerinage incessant aux principaux sanctuaires occidentaux, capable de maintenir le solitaire en union constante avec l'Église, son mystère et sa liturgie. Cette vie désolée et rude lui paraît par ailleurs nécessaire pour mériter les grâces du salut, répondre aux avances divines, gagner la conversion des pécheurs. Ces sentiments encore un peu âpres s'expriment maladroitement, mais fortement, dans la dernière lettre qu'il adresse à ses parents, de Chambéry, le 31 août 1770 : « Je ne manque pas de prier Dieu pour vous tous les jours. Je vous demande pardon de toutes les peines que je peux vous avoir causées et vous prie de m'accorder votre bénédiction, afin que Dieu bénisse mes desseins. C'est par l'ordre de sa Providence que j'ai entrepris le voyage que je fais. Ayez soin surtout de votre salut et de l'éducation de mes frères et sœurs. Veillez sur leur conduite. Pensez aux flammes éternelles de l'enfer et au petit nombre des élus. Je suis bien content d'avoir entrepris le voyage que je fais » (p. 84).

Voilà désormais notre pèlerin en marche, et son premier objectif n'est autre que Paray-le-Monial, dont Clément XIII a fait depuis cinq ans le centre autorisé de la dévotion au Sacré-Cœur. Épuisé par la longue marche, déjà recouvert de cette vermine qui entrera avec lui dans l'histoire, Benoît doit être soigné vingt jours à l'hospice, d'où il reprendra sa route vers l'Italie, pour Lorette et Assise. En passant dans la banlieue de Lyon, à Dardilly, il loge chez Pierre Vianney, grand-père du futur Curé d'Ars, et il en bénit la maison. Le voici déjà conforme à la silhouette que l'imagerie populaire répandra bientôt à foison. Il a gardé la tunique et le scapulaire des novices de Sept-Fons; une corde de tertiaire franciscain supporte à sa taille une écuelle de bois cerclée de fer et une gourde rustique; sur la tête, un vieux tricorne de feutre noir; aux pieds, des souliers éculés, rapetassés et ficelés. Tout son trésor consiste en un crucifix de cuivre sur la poitrine, un rosaire autour du cou, et, sur l'épaule, la besace qui contient l'*Imitation*, le *Nouveau Testament*, les quatre tomes du *Bréviaire*, une trousse de couture et la boîte en fer blanc où il range ses papiers. Ainsi vêtu, le bâton à la main, il erre par les routes, prenant de préférence les sentiers peu fréquentés, devisant avec Dieu tout le long du chemin, se terrant la nuit dans quelque fossé, n'acceptant la grange hospitalière que chez d'excellents chrétiens, recevant la nourriture la plus grossière, buvant l'eau des fontaines. Peu vigoureux, vite couvert de plaies et d'ulcères, il n'en parcourra pas moins en treize ans près de trois mille kilomètres, dont beaucoup en terrain montagneux.

Mais l'arrivée à Rome marque dans sa vie une étape importante. La ville pontificale, alors animée d'une grande vitalité religieuse, fixe à moitié ce pieux vagabond. Dans leurs niches de pierre, toutes les madones des rues lui sourient, et il leur rend un culte naïf de prières et de salutations. Il a trouvé au Colisée un premier quartier général : il y gîtera longtemps dans un recoin obs-

cur, couchant sur quelques herbes flétries. Là, il médite en paix sur le souvenir des martyrs, il participe assidûment au chemin de croix public organisé en 1750, et, la nuit, il le recommence souvent pour son compte. Mais il ne goûte pas moins les autres dévotions romaines, en particulier l'ascension à genoux de la *Scala Santa*, où ses pauvres haillons ne sont pas sans causer quelque effroi. Entré à l'hospice évangélique en 1779, pour obéir à son confesseur, il s'y fait remarquer par la régularité de sa conduite et son exquise charité; mais, laissant à ses confrères le souci de rechercher un supplément d'ordinaire ou de ressources, il transforme son séjour à Rome en un pèlerinage perpétuel. L'adoration eucharistique est sa grande dévotion : il poursuit dans toutes les églises romaines Celui que les Italiens nomment « Jésus sacramenté », et lorsque les heures d'adoration ne coïncident pas avec les sorties régulières de l'hospice, on constate chez le saint pauvre un pouvoir de bilocation. Mais l'église de Sainte-Marie des Monts retient particulièrement ses faveurs : c'est là qu'il se repose, dans la contemplation, entre les divers offices; c'est là qu'il prévoit sa sépulture prochaine et les désordres qu'elle engendrera.

Le saint n'est d'ailleurs pas fixé de façon définitive dans la cité pontificale. Tous les ans ou presque, il en part pour faire ses Pâques à Notre-Dame de Lorette, où il aura bientôt, avec le pénitencier français, le P. Temple, des entretiens mystiques du plus haut intérêt. Il lui arrive également de pousser des pointes plus lointaines en Allemagne, en Suisse, en France, et même jusqu'aux plus célèbres monastères espagnols; mais Rome et Lorette resteront jusqu'au bout les deux pôles de son activité itinérante. Nous savons ainsi, grâce aux nombreux confesseurs du saint, qui déposèrent aux procès apostoliques, quelle était sa dévotion habituelle et la direction générale de sa vie intérieure. Elles expliquent assez bien ce que sa vocation particulière peut présenter d'étrange à première vue.

Le saint entretenait en lui un constant esprit d'oraison. Dès le matin, il offrait à Dieu une fervente action de grâces et la résolution de le servir sans défaillance. Il assistait le plus possible à la prière publique de l'Église, offices, messe, vêpres, adoration solennelle, sans compter les prières de son hospice. En son particulier, il récitait le bréviaire, l'office de la Sainte Vierge, les litanies des saints, le rosaire. « L'oraison mentale le retenait ensuite des journées entières dans les églises. On le voyait, après la lecture d'un psaume ou d'une leçon, ou bien encore d'un verset de l'*Imitation*, d'un passage du P. Louis de Grenade, déposer son livre sur la balustrade, puis, les regards fixés au ciel ou sur le tabernacle, ou sur une image de la Sainte Vierge, entrer en contemplation » (*op. cit.*, p. 297). Sa religion, un peu janséniste et rigoriste au début, s'épanouissait maintenant sous la pression des grâces les plus sensibles. Les vœux trop nombreux, les mortifications trop cruelles dont il s'était chargé furent, par obéissance à ses confesseurs, réduits à de plus saines proportions. Par contre, l'usage de la communion devenait, sous la même influence, plus fréquente chez notre saint. Elle était toujours l'occasion d'élans inouïs de charité qui se prolongeaient parfois longuement en contemplation mystique. Le saint sortait alors de l'église dans un état d'extatique ambulant et s'en allait par les rues en invoquant la bonté du Seigneur. Sa douceur était inouïe : il se laissa plusieurs fois rebuter, soit qu'on l'enfermât en prison comme maraudeur, ainsi qu'il advint en Suisse, soit qu'on le soupçonnât de voler dans les églises, comme il arriva à Moulins, soit que son aspect et son odeur infecte lui aient valu les dures observations du clergé ou des fidèles, comme ce fut souvent le cas en Italie. A l'hospice, il se dépouillait souvent de sa part en faveur des autres. Tout miséreux qu'il fût, il lui arriva, à lui qui ne provoquait pas pour lui-même la générosité d'autrui, de quêter pour les prisonniers ou les pauvres malheureux. Il gardait avec sévé-

rité la vertu de chasteté, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'accepter l'hospitalité ou l'aumône de saintes femmes; mais, au moindre mot douteux, il était prompt à protester. Il pratiquait d'ailleurs sans fausse honte la correction fraternelle. « Sur ce point, il déclarait ne pouvoir s'empêcher d'avertir le pécheur, impie, blasphémateur ou seulement médisant; mais le Pénitencier le força d'avouer que, plus tard, il s'offrait souvent à la justice divine pour subir à leur place toute espèce de châtiment » (*op. cit.*, p. 204).

La vie de Jésus-Christ restait son constant modèle. Durant le saint Sacrifice, il en méditait très ordinairement la Passion : il réalisait pleinement le symbolisme du cycle liturgique, et la journée du vendredi saint était pour lui l'occasion d'une oblation encore plus totale, d'un sacrifice crucifiant. Sa vocation réparatrice semble d'ailleurs liée au scandale de voir les fruits de la Passion méconnus ou compromis. Il souffrait des insultes nombreuses dont le Christ était abreuvé et annonçait la punition prochaine : « Dieu est gravement offensé. Les péchés des hommes, la mondanité de trop d'ecclésiastiques, l'inobservance du carême, le développement du luxe, le progrès des idées nouvelles impies et subversives, tout cela appelle un châtiment qui sera suivi de miracles et de conversions. Cela ne tardera guère » (*op. cit.*, p. 209). Son entretien intime avec Notre-Seigneur était si direct et si constant qu'il lui était pénible de céder au sommeil de si précieux instants. Et cependant, ce saint que la vertu du Très-Haut irradiait parfois d'une véritable auréole, ce pénitent qui faisait l'admiration de ses confesseurs par une fidélité extraordinaire aux grâces reçues, ne cessait de s'accuser d'une grande aridité spirituelle, exprimant sans doute ainsi sa trop grande humilité. Il ressentait très vivement le sentiment de son indignité et n'éprouvait, semble-t-il, de tentations que contre l'espérance, si l'on en croit ce récit du P. Temple : « A l'acte d'espérance, il ajouta ces mots : « Daignez, Seigneur, jus-

« qu'à mon dernier soupir, accroître et fortifier mon « espérance. » Au confesseur qui lui demandait la raison de cette adhésion, il déclara que c'était pour combattre les tentations de désespoir que lui suggérait le démon, sous prétexte que son nom n'était pas inscrit au livre de vie » (*op. cit.*, p. 197). Mais ces dispositions craintives, qui semblent d'ailleurs dues à la lecture trop assidue et trop naïve du P. Lejeune, semble s'être effacées progressivement dans l'épanouissement de la charité. Il mourut dans un abandon et une confiance totale, sans que l'on ait pour ainsi dire pu marquer à quel moment l'âme du saint pauvre était définitivement retournée vers le Seigneur.

On pourrait s'appesantir à loisir sur les miracles innombrables qui marquèrent l'intercession victorieuse de ce mendiant épique, et sur l'exaltation vengeresse que l'Église universelle, le diocèse d'Arras et d'innombrables chrétientés entreprirent de sa mémoire. La voix puissante du cardinal Pie dressant ces haillons sublimes face aux erreurs du siècle retentit encore dans toutes les mémoires. Il nous semble plus opportun de rappeler l'existence actuelle et très prospère d'une spiritualité authentique issue de saint Labre : *L'Association Saint-Labre de Paris*, œuvre puissante de persévérance et d'apostolat, créée en 1882 par le T. C. Frère Exupérien, des Écoles Chrétiennes, et qui a apporté, par le dévouement et la valeur religieuse de ses membres, une aide si précieuse à tout apostolat social chrétien depuis plus de cinquante ans; — *L'Association de Saint-Benoît-Joseph-Labre*, à Marçay (Vienne), qui groupe autour de la mémoire du saint immolé une confrérie d'âmes de bonne volonté réunies pour la prière et la pénitence, nous semblent les plus typiques. C'est, en effet, *le culte de l'état de grâce*, entretenu à la fois par la vie personnelle et la participation régulière à la prière liturgique, et *le souci de la pénitence, de la réparation* qui nous semblent dominer dans la physionomie spirituelle du saint, le premier point étant d'ailleurs la condition du second.

Devant les crimes de son époque, désastreuse entre toutes pour les destinées de l'Église dans les vieux pays de catholicisme traditionnel et figé, saint Labre a senti la nécessité d'une oblation totale, conditionnée par une intime union avec le Dieu de vie : c'est pourquoi il a tout quitté, tout, sauf le contact le plus étroit avec les rites sanctifiants de l'Église et la docilité envers son sacerdoce. Et, dans des temps également troublés et pleins d'angoisse, nous nous retournons avec foi vers celui qui s'offrait tout entier à Dieu pour que son sacrifice fasse germer des saints parmi les cruautés de la révolution prochaine, et pour que Dieu prenne en pitié ces collines d'Artois où se détachait, sinistre, la silhouette de l'impie chevalier de la Barre.

Pierre Mesnard.

Saint Augustin

L'unité des chrétiens dans le Christ

La protection du Christ

(Suite)

C'est par cette grâce de l'Esprit-Saint que le Christ règne en nous et nous soutient en ce passage.

Nous sommes les membres de cette tête. Ce corps ne peut être décapité. Si la tête est dans l'éternité, les membres seront aussi éternellement glorifiés, afin que dans l'éternité le Christ demeure entier...

Maintenant le Christ a son trône en nous, son trône est édifié en nous. Si, en effet, il ne régnait pas en nous, il ne gouvernerait pas; et si nous n'étions pas régis par lui, nous serions précipités par nous-mêmes. Il siège donc en nous, régnant en nous... Le Christ régnera éternellement dans ses saints. Dieu l'a promis, Dieu l'a dit; si ce n'est pas assez, Dieu l'a juré.

Voyons donc ce qu'a juré Dieu : « J'ai fait ce serment à David, mon serviteur : je conserverai éternellement ta race, et j'affermirai ton trône pour toutes les générations » (Ps. LXXXVIII, 5. — I En., LXXXVIII, 5). Son trône, c'est ceux sur qui il domine, en qui il réside, sur qui il

règne. S'ils sont son trône, ils sont aussi ses membres, puisque aussi bien nos membres sont le trône de notre tête.

Voyez comme tous nos autres membres portent la tête. Quant à la tête elle-même, elle ne porte rien au-dessus d'elle, mais elle est portée par nos autres membres : comme si tout le corps de l'homme était le trône de la tête.

Telles sont les promesses faites (par Dieu) au sujet du Christ. Promesses combien certaines, combien fermes, combien manifestes, combien incontestables ! Et si certaines se trouvent enveloppées de mystères, d'autres, par contre, sont si claires que par elles sont très facilement dévoilées les obscures... (En., LXXXVIII, 6.)

Par ce règne intérieur, le Christ nous régit donc et nous soutient.

« Mais vous, Seigneur, vous êtes mon soutien » (Ps. III, 4) : en toute circonstance dans le Christ. Car c'est dans cet homme que l'Église a été prise par le Verbe qui s'est fait chair et a habité parmi nous; parce qu'en prenant l'homme il nous a fait asseoir avec lui dans les cieux (Eph., II, 6). Car la tête les précédant, les autres membres suivront. « Qui nous séparera, en effet, de la charité du Christ ? » (Rom., VIII, 35.)

C'est donc à juste titre que l'Église dit, en renchérissant : « Vous êtes mon soutien, vous êtes ma gloire. » Elle ne s'attribue point, en effet, la cause de son excellence parce qu'elle sait à la grâce et à la miséricorde de qui elle doit sa grandeur. « Et vous élevez la tête ! » Sa tête, c'est celui-là même qui, premier-né d'entre les morts, est monté au ciel... C'est là ce que le corps peut dire à la tête; car il a été sauvé quand celui qui est sa tête est ressuscité, qu'il est monté au ciel, emmenant la foule des captifs et comblant les hommes de ses dons.

... Telle est la prière de tous les saints, parfum de suavité qui s'élève vers le Seigneur : « De ma voix j'ai crié

vers le Seigneur, et il m'a exaucé de sa montagne sainte. » Car dès maintenant l'Église est exaucée du haut de cette montagne qui est aussi sa tête (En., III, 9).

Que l'âme catholique dise donc : je me confie dans le Seigneur. Comment dites-vous à mon âme : fuyez à la montagne comme l'oiseau? (En., X, 6).

Le salut dans l'Église

La conséquence de cette doctrine est qu'en dehors de l'Église, il n'y a point de salut : nous ne pouvons pas appartenir à la tête sans appartenir au corps.

Mais nul ne parvient au salut et la vie éternelle s'il n'a pas le Christ pour tête. Or nul ne saurait avoir le Christ pour tête s'il ne fait partie de son corps qui est l'Église (*Ad cath.*, Ep. C; Donat., XIX, 49). Ou vous serez dans ce corps pour gémir parmi les méchants, ou vous ne serez pas dans ce corps, et vous serez de ceux-là au milieu desquels gémit le corps qui gémit parmi les méchants. Ou membre du Christ, ou ennemi du corps du Christ (En., CXXXIX, 2).

Par conséquent, seule l'Église catholique est le corps du Christ, et le Sauveur en personne est la tête de son corps. Hors, de ce corps, le Saint-Esprit ne vivifie personne, car ainsi que l'Apôtre le dit lui-même : « L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné » (Rom., V, 5). Or il n'est pas participant de la charité divine celui qui est ennemi de l'unité. C'est pourquoi ceux qui sont hors de l'Église n'ont point le Saint-Esprit. C'est d'eux qu'il est écrit : « Gens qui se séparent eux-mêmes, hommes sensuels qui n'ont pas l'Esprit » (Jud., XIX).

Pas davantage ne reçoit l'Esprit-Saint celui qui est mensongèrement dans l'Église, car c'est de son cas qu'il est écrit : « L'Esprit-Saint éducateur des hommes fuit l'astuce » (Sp., I, 5). Que celui-là donc qui veut avoir le

Saint-Esprit se garde bien de rester en dehors de l'Église, et qu'il évite aussi d'y rester en hypocrite; ou s'il y est déjà entré astucieusement, qu'il veille à ne point persister dans cette fourberie, afin de pouvoir être véritablement incorporé à l'arbre de vie (Ep. CLXXX, 5o).

Pour n'être point « astucieusement » dans l'Église, il nous faut aimer Dieu et l'Église. Ces deux amours n'en font qu'un.

Aimons le Seigneur notre Dieu, aimons son Église. Aimons Dieu comme notre Père; l'Église comme notre mère; Dieu comme le Seigneur, l'Église comme sa servante, puisque nous sommes les enfants de cette servante.

Mais ce mariage est réalisé par une grande charité. Nul ne peut offenser l'un des époux et se concilier l'autre... De quoi nous sert que ne soit point offensé le Père qui venge l'offrande subie par la mère? De quoi nous sert de confesser Dieu, de l'honorer, de le prêcher, de reconnaître son Fils, de confesser qu'il est assis à la droite du Père, et de blasphémer son Église? Si vous aviez un protecteur auquel, chaque jour, vous rendriez d'obséquieux hommages, dont, par votre soumission, vous useriez le seuil, que chaque jour, je ne dis pas vous salueriez, mais devant lequel vous vous prosterneriez, à qui vous donneriez des marques sincères de déférence, si vous portiez contre son épouse une seule accusation, seriez-vous admis dans sa maison? Conservez donc, ô mes très chers, tous unanimement, conservez Dieu pour Père et l'Église pour mère... (En., LXXXIX, 14.)

Le sens de la charité fraternelle dans le Corps mystique

Tous membres du même corps, ayant part à l'amour du Christ notre tête, si nous ne sommes pas « astucieusement »

dans l'Église, mais vraiment mus en elle par l'Esprit, nous devons aimer nos frères comme les membres de notre propre corps.

Donc, ainsi que souvent nous l'avons rappelé à votre charité, puisque le Christ est à la fois et la tête et le corps, nous ne devons nous regarder comme étrangers au Christ dont nous sommes les membres, non plus que le compter comme nous étant étrangers pour cette raison qu' « ils seront deux dans une seule chair... ».

Que les membres du Christ comprennent. Que le Christ se reconnaisse en ses membres; et que les membres du Christ comprennent dans le Christ que la tête et les membres sont un seul Christ. Nous sommes un avec lui par la charité (En., LIV, 3).

Et comment va s'exercer cette charité sur terre?

Marchons par la foi tant que nous voyageons loin du Seigneur, jusqu'à ce que nous parvenions à la claire vue où nous contemplerons Dieu face à face. Or, en marchant par la foi, faisons le bien. Ayons pour Dieu dans nos bonnes œuvres un amour désintéressé, et que notre charité pour le prochain soit généreuse.

Nous n'avons rien, en effet, que nous puissions fournir à Dieu; mais comme il nous est possible de donner à notre prochain, nous obligerons Celui qui est dans l'abondance en venant au secours de celui qui est dans le besoin.

Que chacun donne donc au prochain de ce qu'il possède : qu'il donne largement de son superflu à l'indigent.

L'un a de la fortune : qu'il nourrisse le pauvre, qu'il habille celui qui est nu, qu'il construise une église, qu'il fasse de son argent tout ce qu'il peut de bien.

Un autre a de la prudence : qu'il dirige son prochain, et qu'il dissipe les ténèbres du doute par les lumières de sa piété.

Un troisième a de la science : qu'il fasse des distributions tirées du cellier du Seigneur ! Qu'il procure de la nourriture à ses compagnons de service, qu'il fortifie les fidèles; qu'il ramène ceux qui errent; qu'il recherche ceux qui sont perdus. Qu'il s'emploie de tout son pouvoir !

Les pauvres même ont la faculté de s'entr'aider. Que celui-ci prête ses pieds au boiteux; que cet autre donne ses yeux pour guide à l'aveugle! Que l'un visite les infirmes, et que ce dernier ensevelisse les morts! Ces services sont à la portée de tous, de sorte qu'il est bien difficile de rencontrer quelqu'un qui n'ait quelque moyen de venir au secours d'autrui. Il y a d'ailleurs cette suprême et grande recommandation de l'Apôtre : « Portez vos fardeaux les uns les autres, et ainsi vous accomplirez la loi du Christ (Gal., VI, 2; Serm. XCI, 9).

Mais il est un autre aspect de la charité que la doctrine du Corps mystique met en un singulier relief.

Que dirai-je enfin de cette œuvre de miséricorde pour l'exercice de laquelle rien n'est à prendre dans les celiers, rien n'est à sortir de la bourse, mais où il est tiré du cœur quelque chose qui commence d'être bien autrement dommageable s'il y demeure que s'il le quitte? Je veux parler de la colère gardée contre quelqu'un au fond du cœur.

Quoi de plus insensé que d'éviter soigneusement un ennemi au dehors et d'en conserver un bien plus dangereux dans l'intime de son cœur. Aussi l'Apôtre dit-il : « Que le soleil ne se couche point sur votre colère. » Et aussitôt il ajoute : « Et ne donnez pas non plus accès au diable » (Eph., IV, 26-27). C'est ce que semble faire celui qui ne chasse pas tout de suite la colère de son âme et donne ainsi, comme par une porte ouverte, accès au diable.

Veillons donc tout d'abord à ce que ce soleil visible

ne se couche pas sur notre colère, de peur que le soleil invisible n'abandonne notre âme aussi...

Que, du moins, la colère s'en aille du cœur de n'importe lequel d'entre vous en qui elle a opiniâtrément pénétré jusqu'à ces saints jours; afin qu'elle ne constitue pas un obstacle, ni ne soit un sujet de trouble, ni n'étouffe la voix de ce chrétien sous le remords de sa conscience quand il en arrivera à ce passage où l'on doit dire : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent » (Matth., VI, 12). Vous avez deux choses à demander à Dieu : qu'il vous épargne et vous exauce. « Remettez donc, et il vous sera remis ; donnez, et il vous sera donné » (Serm. CCVIII, 9).

Regards vers la Jérusalem céleste

A la lumière de cette révélation, la vie nous apparaît comme un pèlerinage et comme un grand mouvement des âmes vers la Jérusalem céleste, où le corps entier du Seigneur se rassemble par une union définitive à sa tête. C'est là que le Christ nous attire tous par la vertu de sa grâce et l'efficace de son amour.

L'homme est tombé, en effet, et si nous ne fussions pas tombés, Celui qui devait nous relever n'aurait pas été envoyé.

Nous sommes tombés, il est descendu. Il est monté au ciel, nous sommes élevés : « Car nul n'est monté au ciel si ce n'est celui qui est descendu du ciel » (Joan., III, 13). Celui qui tomba est relevé; celui qui est descendu est remonté. Et c'est la raison pour laquelle, bien qu'il soit monté seul, nous ne perdons pas l'espérance. Il nous soulève, en effet, nous les tombés vers lesquels il est descendu; et nous nous tiendrons devant lui, et nous le contemplerons, et nous jouirons d'une joie immense (II En., XXVI, 9).

J'aurai donc une demeure dans sa maison pour tous

les jours de ma vie; et cela pour contempler les délices du Seigneur...

Mais d'où vient que je puisse me promettre d'y parvenir?... Oses-tu espérer une vraie contemplation de Dieu, être infirme, cœur immonde? Oui, je l'ose espérer, non de moi-même, mais de l'attirance du Christ; non de ma présomption, mais du gage que m'a donné Dieu. Celui qui a donné un pareil gage à l'homme voyageur ici-bas l'abandonnera-t-il au terme de sa route?...

Que l'âme humaine ose donc se promettre pareille joie et l'implorer de Dieu. Confiante, elle l'obtiendra; tranquille, elle en jouira. Si elle a été tant aimée dans sa souillure, de quel éclat ne resplendira-t-elle pas dans sa beauté? (II En., XXVI, 10.)

En effet, la tête qui est dans la lumière tire le corps entier des ombres de la mort.

Mais le Christ est en haut et vous êtes en bas!

Oui, maintenant, c'est-à-dire avant que je parvienne à cette demeure où je veux habiter pendant tous les jours de ma vie, avant d'être arrivé à cette contemplation du Seigneur... je supporte encore les ennemis du corps du Christ... Mais Dieu « a élevé ma tête au-dessus de mes ennemis ». Déjà le Christ notre tête est dans le ciel, encore que nos ennemis puissent sévir contre nous. Nous ne sommes pas encore élevés au-dessus d'eux, mais notre tête est dans ce lieu d'où elle s'est écriée : « Saul! Saul! pourquoi me persécutes-tu? » (Par là) le Christ a déclaré être en nous ici-bas. Donc nous aussi nous sommes avec lui là-haut... Voilà quel gage incomparable nous possédons et qui fait que par la foi, l'espérance et la charité nous sommes pour toujours avec notre tête dans le ciel : parce que par sa divinité, sa bonté, son union avec nous, cette tête est elle-même avec nous sur la terre jusqu'à la consommation des siècles (Matth., XXVIII, 20. — II En., XXVI, 11).

Présentement, nous sommes dans une terre d'exil et dans une vallée de larmes, mais l'espérance des biens à venir est notre consolation dès cette terre.

Maintenant il faut que nous gémissions, à présent il faut que nous priions. Les gémissements sont le partage des malheureux; il n'y a que les indigents qui demandent. La demande aura une fin ; la louange prendra sa place; les pleurs cesseront; la joie leur succédera.

D'ici là, tandis qu'actuellement nous sommes dans les jours de nos adversités, que notre prière ne cesse pas de monter vers Dieu, à qui nous adressons cette suprême demande. Ne nous lassons pas de la redire jusqu'à ce que, par un effet de sa libéralité et conduits par lui, nous parvenions au terme imploré. « Exaucez, Seigneur, ma voix qui a crié vers vous; ayez pitié de moi et exaucez-moi ! » (Ps. XXVI, 7. — II En., XXVI, 14.)

Soutenus par la prière, soulevés par l'espérance, les chrétiens goûtent déjà par le désir les joies qui les attendent.

O doux biens du Seigneur, biens immortels, biens incomparables, biens éternels et immuables ! Et quand vous verrai-je, ô biens du Seigneur? J'ai foi de vous voir, mais pas dans la terre des mortels. « Je crois que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants » (Ps. XXVI, 13). Le Seigneur me tirera de la terre des mortels, lui qui, à cause de moi, a daigné habiter la terre des mortels et mourir entre les mains des mortels ! (II En., XXVI, 22.)

(Alors) « Je chanterai et dirai un hymne au Seigneur! » (Ps. XXVI, 6.) Nous serons en sécurité; tranquilles nous chanterons, en paix nous dirons un hymne à Dieu quand nous contemplerons les délices du Seigneur, et que, temples de Dieu, nous serons à l'abri pour une durée éternelle, alors « que la mort aura été engloutie par la victoire » du Christ (I Cor., XV, 54. — II En., XXVI, 14).

Notre joie n'est donc pas encore dans la possession,

mais déjà elle existe en espérance. Or, notre espérance est aussi certaine que si la possession était déjà parfaite. La vérité, en effet, ne peut ni se tromper, ni tromper : il nous est bon de nous tenir attachés à elle; elle nous délivrera, mais si nous demeurons dans sa parole.

Maintenant, en effet, nous croyons, alors nous verrons. Tandis que nous croyons, c'est l'espérance en ce monde; quand nous verrons, ce sera la réalité dans le siècle à venir. « Alors nous verrons face à face »... lorsque nos cœurs seront purs. « Bienheureux, en effet, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu » (I Cor., XIII, 12; Matth., V, 8. — En., CXXIII, 3).

C'est par la foi vive que nos cœurs, se purifiant, s'élèvent dès ce monde vers la cité des saints et jouissent en espérance des biens du Seigneur.

Mais comment nos cœurs sont-ils rendus purs, sinon par la foi, ainsi que saint Pierre l'atteste dans les Actes des Apôtres? « Dieu, dit-il,... ayant purifié leurs cœurs par la foi » (Act., XV, 9). Or, nos cœurs sont purifiés par la foi pour qu'ils puissent devenir capables de jouir de la vue de Dieu. « Maintenant, en effet, nous marchons par la foi, et non par la vue », ainsi que le dit l'Apôtre (II Cor., V, 7). « Aussi longtemps que nous sommes dans ce corps, nous sommes en voyage loin du Seigneur » (Ibid., 6).

Celui donc qui est en voyage marche aussi dans la foi. Il n'est pas encore dans la patrie, mais il est déjà sur la route. Quant à celui qui ne croit pas, il n'est ni dans la patrie ni sur le chemin.

Ainsi donc, marchons comme étant sur la voie : car le roi de la patrie s'est fait lui-même la voie.

Où allons-nous? A la vérité. Par où y allons-nous? Par la foi. Où allons-nous? Au Christ. Par où y allons-nous? Par le Christ. Car lui-même a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie... » (Joan., XIV, 6).

D'abord, donc, la parole de la foi. Si nous demeurons

dans cette parole, nous connaîtrons la vérité, et la vérité nous délivrera...

En tant qu'il demeure éternellement en lui-même, le Verbe est la vérité vers laquelle nous allons et qui nous délivre; en tant qu'il est prêché, il est la parole de foi en laquelle Dieu veut que nous demeurions afin que nous connaissions la vérité, c'est-à-dire le Verbe qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous. Vous croyez au Christ né dans la chair : vous parviendrez, dès lors, au Christ né de Dieu, Dieu en Dieu (En., CXXIII, 2).

Mais cette foi qui purifie nos cœurs et nous délivre par la vertu de la vérité, c'est la foi vive qui opère par l'amour.

Tout amour a sa violence et ne peut rester inactif dans l'âme de celui qui aime : il l'entraîne nécessairement. Voulez-vous savoir ce que vaut un amour? Voyez où il conduit.

Tout amour s'élève ou descend. Par un saint désir nous sommes élevés vers Dieu ; par un désir mauvais nous sommes précipités dans l'abîme. Mais quand, pour nous être laissé aller à un mauvais désir, nous sommes tombés, il nous reste, si nous connaissons bien celui qui n'est pas tombé, mais qui est descendu vers nous, il nous reste à remonter en nous attachant fermement à lui : car nous ne le pouvons point par nos propres forces.

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a dit lui-même : « Nul n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Joan., III, 13). Il semble n'avoir parlé que de lui-même. Les autres sont-ils donc restés, puisque seul est monté celui qui seul est descendu? Que doivent faire les autres? S'unir à son corps, de sorte qu'il n'y ait qu'un seul Christ qui est descendu et monté.

La tête est descendue; elle est montée avec le corps. Le Christ est revêtu de son Église qu'il a fait paraître devant lui sans tache et sans ride... L'unité nous unit à lui; et ceux-là seuls ne montent pas avec lui qui auront

refusé d'être un avec lui... Car si par la charité il est avec nous sur la terre, par la même charité nous sommes avec lui dans le ciel.

Il est donc encore en bas, et nous sommes déjà en haut. Il est en bas par la compassion de la charité, nous sommes en haut par l'espérance de la charité. « Nous sommes, en effet, sauvés en espérance » (Rom., VIII, 24). Mais comme notre espérance est certaine, l'Apôtre, bien qu'il s'agisse du futur, parle à notre sujet comme d'une chose déjà faite (En., CXXII, 1).

Tenons donc pour certaine cette espérance, et chantons avec allégresse. Oui, dès ici-bas, au milieu des périls, au milieu des épreuves, il nous est permis de chanter l'*Alleluia* chanté par les membres de ce corps dont nous aussi nous faisons partie et qui peuvent, au ciel, le chanter dans la vérité (Serm. CCLVI, 3. — En., CXXIII, 3).

Au ciel aussi bien que sur la terre, louanges soient chantées à Dieu! Mais ici-bas le cantique est chanté par des âmes inquiètes; là-haut, il l'est par des âmes assurées de la tranquillité. Il est chanté sur terre par ceux qui devront mourir; là-haut, par ceux qui vivront à jamais. Il est chanté ici dans l'espérance; au ciel, dans la réalité. Ici-bas dans la voie; là-haut dans la patrie.

Maintenant donc, ô mes frères, chantons non pour jouir du repos, mais pour l'allègement de notre labeur. Chantons comme ont coutume de le faire les voyageurs. Chantez, mais en marchant. Et en chantant pour alléger votre travail prenez garde d'aimer la paresse! Chantez et avancez !

Qu'est-ce à dire avancez? Progressez; avancez dans le bien. Il en est, en effet, d'après l'Apôtre, qui vont toujours plus avant dans le mal. Pour vous, si vous progressez vous marchez. Mais avancez dans le bien; faites des progrès dans la foi véritable, dans les bonnes mœurs : chantez et marchez ! Veillez à ne pas vous égarer ! Ne revenez pas en arrière! Ne vous arrêtez pas! (Serm. CCLVI, 3).

La grande promesse

L'Apôtre Jean déclare dans sa première Épître : « Mes bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas encore été manifesté; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Joan., III, 2). Voilà la grande promesse... Nous jouirons de la vérité quand nous verrons Dieu face à face, puisque cela aussi nous est promis. Car qui oserait espérer ce que Dieu n'aurait daigné ni nous promettre ni nous donner?

Si vous aimez Dieu, suivez-le. Je l'aime, dites-vous; mais par quel chemin le suivrai-je?

Si le Seigneur votre Dieu vous avait dit : « Je suis la vérité et la vie », le désir de la vérité et l'ardent amour de la vie vous eussent fait, certes, chercher la voie qui vous eût permis d'atteindre à ces biens. Et vous vous seriez dit à vous-même : « La vérité est une grande chose, la vie est un grand bien, à condition qu'existe pour mon âme un moyen d'y atteindre. » Vous cherchez quel chemin y mène? Écoutez le Seigneur vous dire tout d'abord : « Je suis la voie. » Avant que de vous en dire le terme il vous a indiqué le chemin. « Je suis la voie, je suis la vérité, je suis la vie. » En tant qu'il demeure dans le sein du Père, il est la vérité et la vie; en se revêtant de chair, il s'est fait la voie.

On ne vous dit pas : « Travaillez en cherchant la voie afin d'arriver à la vérité ainsi qu'à la vie. » Non, on ne vous dit pas cela. Indolent, levez-vous! La vie elle-même est venue à vous et vous a réveillé du sommeil où vous étiez plongé. Si toutefois elle vous a réveillés!... « Lève-toi et marche! » (Luc, V, 23.)

Peut-être vous efforcez-vous de marcher sans y réussir parce que vos pieds sont malades. D'où cette maladie provient-elle? Sous l'injonction de l'avarice, vos pieds

n'ont-ils pas marché sur de durs chemins ? Mais le Verbe de Dieu a guéri aussi les boiteux ! Voici que mes pieds sont sains, ajoutez-vous; mais c'est le chemin lui-même que je ne vois pas. Le Christ a fait voir les aveugles !

Tout cela s'opère par la foi aussi longtemps qu'habitant dans ce corps nous sommes exilés loin du Seigneur. Mais lorsque nous aurons parcouru tout le chemin et que nous aurons atteint à la patrie elle-même, quelle joie plus grande y aura-t-il pour nous, quelle plus pleine béatitude ! (In Joan., XXXIV, 9-10.)

Je vous en conjure, aimez avec moi, courez en croyant avec moi; désirons la patrie d'en-haut, soupirons après elle, comprenons que nous sommes pèlerins ici-bas.

Que verrons-nous ? L'Évangile nous l'apprend : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Vous viendrez puiser à cette source d'où la rosée est descendue sur vous, d'où, par des voies obliques et sinueuses, un rayon fut envoyé à votre cœur enténébré. Vous verrez à découvert la lumière même, à la vision, au support, à l'éclat de laquelle vous vous préparez en purifiant votre cœur...

Je sens vos affections s'élever avec moi dans les cieux; « mais le corps, sujet à la corruption, appesantit l'âme, et sa demeure terrestre accable l'esprit aux pensées multiples ! » (Sag., IX, 15.)

Moi-même, je vais déposer ce volume, tandis que chacun d'entre vous va s'en aller dans sa maison. Il nous a été bon de vivre dans cette commune lumière ; nous nous sommes bien réjouis, nous avons bien éprouvé des transports! Au moment, dis-je, où nous allons nous séparer les uns des autres, ne nous séparons point d'avec elle (In Joan., XXXV, 9).

Textes traduits et colligés par M. l'abbé JOSEPH BOUTET,
Oblat bénédictin.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

BILLET D'APOSTOLUS

Le vrai mystère du Christ-Roi

C'est l'office de l'Église de nous présenter sans cesse les grandes réalités de la foi : la plus grande de toutes, c'est le Christ, et le Christ en croix. A ce Christ en croix, on peut bien dire qu'elle pense toujours, puisque, d'un pôle du monde à l'autre, à chaque heure, elle le représente sur les autels dans le sacrifice de la messe.

L'habitude émousse et endort tout. Nous avons fini par nous accoutumer à voir les croix et les crucifix, à faire des signes de croix, à parler à chaque instant de croix pour des motifs futiles, accordant à nos petits ennuis quotidiens une dignité qu'ils n'ont pas. Nous oublions volontiers la vraie croix pour ne penser qu'aux nôtres, que nous exagérons.

Pensons que Jésus ne règne que par sa croix *: la croix est notre loi. Qu'elle soit notre unité de mesure. Et si nous comparons ensuite ce qui nous tourmente aux souffrances du Christ, nos peines nous paraîtront petites.*

La rédemption a été une œuvre d'amour de la Trinité entière, mais plus particulièrement de la personne du Fils. Il n'y a qu'à relire ces admirables versets où saint Paul, comme par hasard, dans le cours familier d'une épître, dévoile les secrets de l'abaissement divin, il n'y a qu'à les relire lentement en s'imprégnant l'esprit et le cœur pour pénétrer dans le mystère.

« *Comme il était dans la forme de Dieu, il ne voulut pas conserver le privilège de cette égalité avec Dieu, comme si cela avait été une sorte de rapt. Mais il se vida entièrement lui-même de lui-même, prenant la forme d'un esclave, devenant semblable aux hommes, se montrant sous les traits humains. Il s'abaissa lui-même jusqu'à terre, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort du supplice de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté souverainement, et il lui a donné une puissance qui est au-dessus de toute puissance, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et sous la terre, et que tous ceux qui ont une langue reconnaissent que Jésus est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père* » (Philippiens, II, 6-12).

Nous disions que cet hymne à la rédemption était venu comme par hasard sous la plume de l'Apôtre. Ce n'est pas exact. Il décrivait aux chrétiens de Philippes le secret de la rédemption, afin qu'ils en tirassent une leçon pratique, quotidienne.

Après avoir lu la fin, lisons le commencement, et nous serons mieux capables de comprendre leur rapport, qui est aussi un enseignement.

« *S'il y a quelque consolation dans le Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a en vous quelque union d'esprit, s'il y a quelque entraille de miséricorde, rendez donc ma joie parfaite, ayez un même sentiment, une même charité, une même âme, une même manière de voir les choses, ne faisant rien par*

esprit de parti ou par vaine gloire, mais par esprit d'humilité, estimez-vous inférieurs les uns aux autres, oubliant vos intérêts pour regarder ceux des autres. »

Saint Paul a probablement entendu dire qu'il y avait des rivalités dans cette Église qu'il a fondée. S'il n'a pas reçu de fâcheuses nouvelles, il sait, par son expérience des jeunes chrétientés grecques, que ces rivalités menacent toujours. Il rappelle donc aux Philippiens combien est utile cette attitude d'humble déférence qui rend la vie sociale si douce, qui honore tant le Christ, puisque son commandement, c'est que nous nous aimions.

Mais pour bien aimer son prochain, il faut, au fond, l'estimer meilleur que soi.

A la racine de la charité, il y a l'humilité.

Ou plutôt entre ces deux vertus, c'est comme un circuit incessant de vie. Pour s'humilier, il faut aimer. Pour aimer, il faut s'abaisser au moins intérieurement et en silence.

C'est alors que saint Paul a cette phrase d'une audace étonnante. Elle fait écho aux fameux : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » A qui Notre-Seigneur propose-t-il ce programme de perfection toujours ouverte et vraiment infinie ? Aux apôtres, à l'élite ? Non pas. Mais à la foule qui écoute sur les pentes de la montagne. A qui saint Paul va-t-il proposer cet inimitable exemple d'humilité divine (si ces mots ne jurent pas de se trouver unis) ? A une élite de fervents ? Non pas. Mais à tous « ceux de Philippes », aux chrétiens de tout âge et de toutes conditions. Et il leur dit, pour les exhorter à l'humilité de la charité :

« Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ, lequel, existant en forme d'esclave... »

Vous retrouverez ici le tableau de la rédemption que nous avions reproduit tout à l'heure.

La comparaison de ces textes, la réflexion sur leur agencement et sur leur lien, quelle leçon!... Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ.

Ce crucifix que nous trouvons dans les campagnes, au carrefour des chemins et dont nous traçons sur notre corps les directions, c'est bien une parfaite unité de mesure pour apprécier les souffrances à leur valeur et pour peser nos intentions. Le regarder avec cette pensée de saint Paul, hoc sentite in vobis quod in Christo Jesu, *c'est la substance de la vraie oraison.*

Le Curé d'Ars disait dans son simple langage : Voyez nos corps, ils ont la forme d'une croix. A quoi un esprit habile serait tenté de répondre : « Ce n'est pas notre corps qui a la forme d'une croix, mais la croix, qui est un instrument de supplice, a pris la forme du corps pour en tirer la plus grande somme de souffrance et de honte. » Ce raisonnement ne va pas au fond. Lorsque Dieu a formé Adam de limon, ce Dieu dont l'acte éternel embrasse tous les temps, ne voyait-il pas son Fils en croix, faisant cette offrande d'obéissance qui est la source de la grâce pour les hommes ? L'homme terrestre est fait à l'image de l'homme céleste, Adam était la figure du Christ. Le saint Curé d'Ars était bien profond, lorsqu'il disait qu'il ne faut pas nous étonner de souffrir puisque notre corps lui-même a la forme de la Croix.

APOSTOLUS.

La paix du Christ dans le règne du Christ

Pour un cloître de la Paix

« La Paix du Christ dans le règne du Christ », c'est là un but qu'il est très difficile de réaliser, même à l'intérieur de l'Église catholique ; à plus forte raison hors des frontières de l'Église visible du Christ. Déclarer que ce mot d'ordre vaut pour l'univers entier et qu'il exprime une exigence, vouloir en outre en faire un point du programme de l'action catholique, c'est se heurter, non seulement en dehors, mais à l'intérieur même des rangs catholiques, à des hochements de tête et à un refus. Beaucoup de catholiques ne veulent pas admettre par principe que le Pape, en donnant ce mot d'ordre, a songé à la paix universelle dans le domaine politique et non pas simplement à la paix religieuse qui se fonde sur une foi commune. Ils contestent même que la morale catholique et la prédication catholique aient le devoir de faire une obligation aux États eux-mêmes de respecter le précepte de la paix du Christ. Contentons-nous ici d'opposer à cette erreur deux paroles du Pape. Benoît XV écrit dans son encyclique *Pacem Dei* (1920) : « Le précepte évangélique de l'amour obligatoire pour les individus ne diffère en rien de celui qui s'impose aux États et aux peuples. » Et le Pape actuel, Pie XI, déclarait dans sa première lettre à l'univers : « Pour les gouvernements et pour les peuples, c'est un devoir sacré de suivre dans leur vie politique à l'intérieur et à l'extérieur la doctrine du Christ qui nous a montré le chemin » (*Ubi arcano*, 1922). Nul n'ignore les difficultés et les contradictions formidables qui attendent une politique basée sur les maximes de l'Évangile. Mais ce n'est pas seulement dans ce domaine que l'Évangile a de la peine à se réaliser, étant donné qu'il est opposé à l'esprit du « monde ». Pourtant il faut qu'on le prêche « *opportune, importune* — à temps et à contre temps » (II Tim., IV, 2), dans son intégrité.

Assurément la prédication de Jésus serait vaine, et, à cet égard, nous aurions raison d'être pessimistes, si nous n'avions pour la réaliser que des *moyens naturels*. Voilà pourquoi

le pacifisme qui ne repose pas sur un fondement religieux est une entreprise vouée à l'échec. Cette affirmation : « La raison finira par triompher », et cette autre : « A force de se répéter, de si funestes expériences rendront les hommes avisés », sont fausses. Car, abstraction faite de sa faiblesse qui déjà la rend sujette à l'erreur, la raison humaine est constamment détournée dans son exercice par les passions humaines qui suivent toujours la chair et non l'esprit, si nulle force surnaturelle ne les dirige.

L'homme « naturel », en dépit de tous les progrès scientifiques et techniques, en dépit de nouvelles expériences, tombe dans l'erreur; il n'est jamais prêt à faire son profit d'une catastrophe terrible dont il a été lui-même le responsable. Rien ne le montre mieux que ce fait : la guerre mondiale, qui a causé à l'Europe les plaies les plus profondes, n'a pas été une école suffisante pour les États d'Europe. Elle n'a pas pu leur apprendre à éviter la menace d'une seconde guerre mondiale si peu de temps après la première. Car depuis celle-ci, le rapprochement européen, conséquence nécessaire des expériences de la Grande Guerre, n'a pas été favorisé; au contraire, on y a mis obstacle. Et ce, bien que l'on voit clairement que le chemin suivi rende inévitable, dans un bref délai, une nouvelle conflagration beaucoup plus épouvantable encore.

La raison naturelle et les forces naturelles de la volonté sont donc une fois de plus convaincues d'impuissance. Jamais elles n'ont triomphé du caractère satanique et tragique du « monde » ; jamais elles n'en triompheront.

Qui donc peut vaincre le « monde »? — « La victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi » (I Jo., v, 4). Sans doute ce n'est pas cette foi imparfaite, simple adhésion aux doctrines de l'Évangile, mais c'est la foi qui rayonne du feu de l'amour et d'un cœur fort pour agir et pour se sacrifier ! Cette foi qui domine la raison, précisément parce qu'elle nie le caractère soi-disant raisonnable des moyens et des efforts purement naturels et leur oppose la « folie de la croix ». Il va de soi que cette foi ne méprise pas la saine raison, qui, elle aussi, a sa place, ses droits et sa nécessité dans l'ordre surnaturel, car la vraie foi inclut également la vraie science en son intégrité, et elle l'utilise. Voilà comment l'éthique

chrétienne peut professer et développer une doctrine des relations entre États, qui justement soit adaptée à notre terre et à notre temps et se serve des mêmes moyens de connaissance que la science purement profane de ces mêmes objets. La différence consiste « uniquement » en ce que la science éclairée par la foi s'oriente en définitive vers cet ordre communautaire que la révélation de Dieu nous enseigne. Elle demande que tous les peuples constituent une famille et que, sans rien perdre de leur diversité et de leur originalité nationales, ils soient cependant unis spirituellement et en paix. Elle veut que dans cette famille se vérifient les paroles des deux Papes citées plus haut.

Pour avancer dans cette direction, deux choses sont nécessaires. En premier lieu un attachement indéfectible à la *doctrine catholique*. Quelque opposées que puissent lui être en fait les relations actuelles, quelque considérable que soit la puissance du « monde » qui les façonne, nous avons à répandre notre doctrine par la parole et les écrits en tant que doctrine de vérité sans nous soucier des obstacles! L'homme en bonne santé n'a pas à se modeler sur le malade et à se laisser contaminer; c'est au contraire au malade à garder sous les yeux l'image idéale de la santé et à la vouloir. Que telle ait toujours été dans l'histoire du royaume de Dieu l'attitude des catholiques, personne ne voudra l'affirmer. Mais qu'en est-il résulté? Notre condescendance n'a cessé de fortifier l'adversaire, si bien que l'histoire du recul de l'esprit chrétien dans la vie publique et internationale pourrait, après tout, être représentée comme *l'histoire de nos compromis* avec le « monde » dans notre action, et même, en partie, sur le plan des idées.

Aussi est-il nécessaire en premier lieu que nous prêchions sans compromission notre doctrine. Le second point, égal en importance, est que nous *vivions* sans compromission dans le Christ. Le Christ est le Rédempteur du monde; en conséquence, ses membres vivants, les chrétiens qui vivent en état de grâce, sont ses corédempteurs. « Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. » Lorsqu'on nous rejette à l'écart, nous les chrétiens, et que l'on va même jusqu'à nous éliminer, lors-

qu'on nous foule aux pieds, la première question que nous devrions toujours nous poser est la suivante : « N'aurions-nous pas été la cause du traitement qui nous est infligé? nous le sel, ne nous serions-nous pas affadis?

Nous ne voulons pas faire dans cet article une étude d'ensemble de l'influence conservatrice fortifiante, salvatrice des chrétiens dans le monde; nous voulons seulement traiter un aspect de la question, parler de leur influence sur la paix du monde.

Nous avons à y contribuer par notre enseignement et notre vie.

A dire vrai, le monde est si troublé, la menace d'une guerre d'extermination si imminente, que nul remède *naturel* ne peut désormais nous être d'aucun secours. Mais « à Dieu rien n'est impossible » (Luc, I, 35). Or, ce dont nous avons besoin, ce n'est nullement de forces miraculeuses, mais simplement de ces forces *surnaturelles* qui nous sont nécessaires jour par jour, heure par heure, pour accomplir les commandements. Si nous avons en nous la grâce sanctifiante, c'est-à-dire si nous sommes plongés dans le fleuve de la vie divine, nous pouvons faire rayonner sur notre entourage cette vie sublime avec sa force, sa lumière et sa consolation ; et nous pouvons par là devenir de véritables centres de rénovation. *La Paix* du Christ, notamment, passera de nos cœurs dans le cœur du prochain. Nous pouvons avant tout prier pour cette Paix!

Nous venons de toucher la principale raison d'être de cet article. Il voudrait inviter ses lecteurs à se souvenir de la puissance de la prière et les enrôler dans la phalange de ceux qui, en nombre sans cesse croissant, importunent le Cœur de Jésus, afin qu'il écarte les dangers présents dont la guerre, sans être le plus profond, est le plus apparent. Récemment s'est fondée une nouvelle œuvre de piété : « L'œuvre de l'adoration de Jésus dans le Très Saint-Sacrement aux principales intentions du Pape » ; cette œuvre est le cadeau que les plus nobles dames de la société romaine ont offert au Saint-Père lorsqu'il est entré dans sa quatre-vingtième année; elles ont pu lui annoncer que, grâce au concours de nombreuses sociétés religieuses, en particulier des cloîtres, plus de 8 millions d'heures avaient été passées

mensuellement à adorer à son intention le Très Saint-Sacrement exposé. Chacun sait en quels termes il a exprimé sa principale intention : « *Pax Christi in regno Christi.* » Rappelons-nous un des jugements les plus consolants que nous rapporte la sainte Écriture : la colère de Dieu s'est déchaînée sur Sodome et Gomorrhe. Il songe à détruire ces villes pour les punir de leurs crimes. C'est alors qu'Abraham se présente devant lui et lui dit : « Est-ce que vous feriez périr aussi le juste avec le coupable ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville. Les feriez-vous périr aussi, et ne pardonnerez-vous pas à cette ville à cause des cinquante justes qui s'y trouveraient? » Dieu y consent. Mais Abraham est dans l'anxiété : Y aura-t-il seulement cinquante âmes qui soient justes ; il demande alors si quarante-cinq ne suffiraient pas. Dieu acquiesce encore. Le dialogue se poursuit : le nombre des justes requis pour que Dieu fasse grâce diminue peu à peu ; finalement Abraham n'ose pas descendre au dessous de dix. Et Dieu, magnanime, répond : « A cause de ces dix je ne la détruirai point. » (Gen., XVIII, 22 et suiv.) A coup sûr, la miséricorde que Dieu manifeste quand ses amis intercèdent auprès de lui ne sera pas moindre dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament. Peut-être sont-ce les prières déjà si nombreuses des hommes de bien en faveur de la paix qui ont empêché jusqu'ici une nouvelle catastrophe dont la menace se fait souvent pressante.

Aujourd'hui plus que jamais, la foi qui vainc le monde « peut et doit être opposée à la fatalité d'une ruine plus complète des peuples chrétiens ». Pour parer à cette éventualité doit être fondée, vraie forteresse surnaturelle au milieu des dangers, au milieu aussi de tous les efforts naturels infructueux, *un cloître qui se consacre à la paix du Christ dans le règne du Christ!* Un cloître où les deux éléments de la foi, la doctrine et la vie, soient cultivés spécialement en vue de la paix que « le monde ne peut pas donner ». L'élément le plus important est la prière : l'adoration perpétuelle de Jésus dans le Très Saint-Sacrement et, lui étant liée, la supplication pour qu'Il donne sa paix.

Une congrégation de Dominicaines, connue pour son apostolat très adapté à notre temps et très élevé, a accepté de former les postulantes qui veulent se consacrer à cette

œuvre de paix et à les aider à fonder un couvent qui vive parfaitement la paix du Christ dans le règne du Christ. L'office liturgique solennel de ces Sœurs consiste dans la prière du grand bréviaire ; elles se remplacent de manière à ne jamais cesser l'office de l'adoration devant le Très Saint-Sacrement ; elles se consacrent à l'étude et à la diffusion de l'idée catholique de paix. Diverses œuvres catholiques se sont mises au service de cette idée (par exemple « La Ligue eucharistique pour la paix du Christ dans le règne du Christ », à Rome, et le « Secrétariat international des messes pour la paix », à Paris), mais peu de catholiques le savent. Ce « cloître de la paix » que l'on projette pourrait devenir un lieu de culture et de secours pour tout mouvement dont l'affaire principale n'est pas un grandiose déploiement d'organisation et de propagande, mais l'approfondissement et la fécondation surnaturels de ce qui peut ouvrir une voie dans le monde à « l'Évangile de la paix » (Eph., VI, 15). Il unira, selon la spiritualité dominicaine, la vie contemplative et la vie active, et son activité, autre aspect de l'esprit de l'Ordre, consistera principalement dans la diffusion de la saine doctrine. Il y a une doctrine catholique de la guerre juste et de la guerre injuste, une doctrine catholique de la Société et de l'État, il y a des efforts catholiques pour une nouvelle union dans la foi. La devise du Pape, avec beaucoup de circonspection, ne parle pas uniquement de la « paix du Christ », mais de la « paix du Christ dans le règne du Christ ». Le règne, son unité, sa stabilité, sa richesse intérieure, mais aussi son extension, est le « fondement de la paix ». Voilà pourquoi il appartient aussi à la mission de ce « cloître de la paix » de se préoccuper de vivifier et de répandre la foi. Les nouvelles Sœurs se préparent par de sérieuses études à être capables de prendre part aux conférences et aux cours qui seront donnés, dans ce but, à l'intérieur du couvent. On songe aussi, et pas en dernier lieu, à y faire donner un enseignement approfondi pour converties, pour les âmes qui cherchent et qui pourraient aussi prendre part à la vie du cloître durant un certain temps et se plonger dans la paix du cloître. Des Fils de Saint-Dominique aideraient les Sœurs à cette fin. Enfin on pourrait compléter le tout par une société de tertiaires laïques, qui auraient à prier et à agir dans tous les milieux suivant l'esprit de ce cloître de la paix.

Plan audacieux, mais combien beau! Sa réalisation est dans la main de Dieu. Pour être tout à fait franc, jusqu'à présent il n'y a qu'un petit noyau de postulantes qui sont prêtes à cette œuvre, et la bonne volonté de ce cloître qui s'offre à être le parrain qui les introduira. Ces lignes pousseront-elles le cœur de quelques jeunes filles à s'offrir comme épouses du roi pacifique de cette communauté qui, par ailleurs, doit être aussi ouverte que possible? D'autres ouvriront-ils leur bourse pour aider à jeter les bases matérielles nécessaires également aux œuvres spirituelles les plus sublimes? Espérant avec confiance que son appel trouvera un écho auprès de quelques lecteurs et lectrices de *La Vie Spirituelle*, l'auteur de cet article donne son adresse.

P. F. Stratman, O. P.
Rome, Piazza S. Maria Maggiore, 8.

« Pro Pace »

Si les catholiques peuvent bien être d'un avis divergent sur les moyens humains de réaliser la paix, tous ont au cœur le désir de voir se réaliser le vœu du Saint-Père : « La paix du Christ dans le règne du Christ », et tous s'accordent sur la nécessité d'employer, pour cela, le moyen surnaturel de la prière.

Aussi quelques catholiques anglais ont-ils pensé qu'il serait souhaitable de s'unir dans une telle prière et, pour cela, de s'engager à la pratique d'une forme extérieure de prière en récitant, par exemple, le chapelet, ou du moins une dizaine du Rosaire (pour les enfants, chaque jour, simplement trois *Je vous sulue, Marie*), à l'intention de la paix : en entendant par là non pas seulement l'éloignement de la guerre, mais l'avènement, tant au sein de chaque pays et entre les classes, que dans le monde entier et entre les nations, de la paix du Christ, qui est la fleur de la justice et de la charité.

Chaque mois, dans une Maison dominicaine anglaise, la sainte messe est célébrée à cette intention. On est invité à s'y unir, et, afin de donner à cette union de cœur son symbole, les noms de ceux qui voudront s'y associer seront inscrits sur un registre, lequel sera placé sur l'autel. Pour cela, et c'est la seule condition demandée, on prie ceux qui voudraient se joindre à ce mouvement de prière d'envoyer leur nom (une simple carte postale suffit) à l'adresse suivante : Fr. Gerald Vann, O. P., Blackfriars School, Laxton (Stamford), Angleterre.

Les Ursulines du Cœur agonisant de Jésus et la réhabilitation chrétienne du travail

La congrégation des Ursulines, fondée en 1535 par sainte Angèle Merici pour l'éducation des jeunes filles, a vu naître il y a dix-sept ans un original et vigoureux rameau dont l'activité paraît si bien répondre aux besoins de notre époque et aux désirs du Souverain Pontife que *La Vie Spirituelle* voudrait en entretenir aujourd'hui ses lecteurs.

Au début du XIX[e] siècle, la congrégation des Ursulines comportait, outre un certain nombre de maisons, vivant selon la règle primitive de sainte Angèle, des congrégations et des maisons autonomes. En 1857, les Ursulines s'établirent en Pologne : à Poznan d'abord, à Cracovie ensuite (1875). En 1907, à la demande de Mgr Butkiewicz, curé de Sainte-Catherine à Pétrograd, la R. Mère Ledochowska, supérieure de Cracovie, ouvrit à Pétrograd, avec deux religieuses et trois postulantes, un internat annexé au lycée féminin polonais de Sainte-Catherine, pour répondre aux désirs de S. S. Pie X et du Cardinal Puzyna, évêque de Cracovie. En vue de faciliter leur action auprès de la jeunesse catholique en pays orthodoxe, Pie X autorisa les Sœurs à substituer à l'habit religieux, prohibé en Russie, un très modeste costume civil. Cette filiale de Cracovie devint, en 1908, une maison autonome, et l'œuvre entreprise se développa normalement jusqu'en 1911, année où la bienveillance du gouvernement

russe fit place à une persécution sourde d'abord, puis ouverte. La R. Mère Ledochowska, expulsée de Pétrograd en 1911, obtint toutefois du ministre Stolypin l'autorisation d'ouvrir en Finlande, à Mehrentähti, un pensionnat pour les jeunes filles polonaises. Au début de la guerre, en 1914, l'expulsion temporaire devint définitive, mais la R. Mère Ledochowska, au prix de dangers et de difficultés sans nombre, réussit, avant la fermeture de la frontière russe, à rassembler autour d'elle, à Stockholm, les trente religieuses restées à Pétrograd. Une école et un orphelinat s'ouvrirent, et, en 1920, le retour en Pologne étant devenu possible, les religieuses reprirent le chemin de la patrie.

C'est en terre polonaise que devait naître la nouvelle congrégation. Autour de la maison Saint-Olaf, fondée en 1920 à Pniewy, cinq autres maisons s'ouvrirent en deux ans; et cette diffusion si rapide décida la R. Mère Ledochowska à demander que la maison-mère fût érigée d'abord en maison autonome, puis en congrégation, sous le titre d'Ursulines du Cœur de Jésus agonisant. Les constitutions en ont été approuvées définitivement par Rome le 21 novembre 1930.

Comme il arrive pour toutes les œuvres de Dieu, les difficultés ne manquèrent pas : l'humble vêtement des Sœurs étonna et scandalisa. Pas de « costume » : une modeste robe de coton gris, serrée à la taille par une ceinture de cuir; pas de voile : un petit bonnet de laine noire, liseré de blanc. Rien de conventuel non plus dans leurs maisons ni dans leur manière de vivre, mais une liberté, une aisance joyeuse au service du Christ dans ses membres les plus pauvres et les plus délaissés. A l'étonnement du début succéda bientôt l'intérêt, la sympathie, l'admiration; de nombreuses vocations se présentèrent; des demandes de fondations affluèrent de tous les coins de Pologne, et, à l'heure actuelle, la Congrégation compte plus de neuf cents religieuses réparties en trente maisons, tant en Pologne qu'en Italie et en France.

C'est au travail sous ses formes les plus diverses que se consacre le nouvel institut. « Les Ursulines du Cœur de Jésus agonisant doivent travailler à l'extension du règne de

Dieu par l'éducation et l'instruction de la jeunesse, et spécialement des classes pauvres : ouvrière et paysanne » (Constitutions). Aux hommes d'une époque où le travail pèse comme une malédiction, il faut en faire voir la grandeur et la dignité, afin d'en redonner le respect et le goût; il faut vivre humblement et pauvrement parmi ceux qu'on veut christianiser, et montrer par l'exemple qu'il n'y a rien dans le monde que le christianisme ne puisse pénétrer et transfigurer. Telle est bien la leçon que donnent à qui les voit vivre ces religieuses vraiment pauvres, dont les œuvres ne subsistent que par leur travail, et dont l'activité présente les formes les plus variées et parfois les plus inattendues. Travail manuel d'abord, et le plus noble, celui de la terre : les Sœurs cultivent *elles-mêmes* et seules les cent cinquante hectares de terre de la maison Saint-Olaf, avec des méthodes si perfectionnées que le système agronomique de Pniewy passe pour un modèle. Dans le district très étendu de Polésie, elles ont *défriché* et mis en culture de vastes terrains, vivant à deux ou trois de la vie même des paysans. A Sieradz, elles ont rebâti elles-mêmes l'antique couvent dominicain fondé en 1260, puis y ont établi un atelier où vingt Sœurs font à la main de beaux tissus destinés aux ornements liturgiques et inspirés des traditions de l'art local. A Ozorkow, dix d'entre elles ont construit entièrement, sous la direction d'un entrepreneur, la nouvelle église dédiée au Sacré-Cœur. A Lodz, leur vaste imprimerie, où s'édite le bulletin de la Croisade Eucharistique, tiré à 44.000 exemplaires, n'a de main-d'œuvre que la leur.

On voit la portée de ces exemples. Mais leur charité se dépense en même temps dans des œuvres sociales dont quelques-unes conçues selon des formules neuves et hardies : orphelinats; jardins d'enfants pour les classes pauvres; colonies de vacances; cuisines populaires; cantines (l'une, dans la banlieue de Rome est réservée aux femmes enceintes); restaurants pour les gens peu fortunés, mais soucieux d'un cadre décent; pensions de familles pour les étudiantes et les infirmières; librairies et bibliothèques catholiques. Fidèles à la tradition vénérable de leur institut, elles se dévouent aux œuvres d'enseignement : depuis les pensionnats pour les jeunes filles de la haute société, jusqu'à l'originale école de formation pour les maîtresses de maison à Pniewy, et à la

maison municipale d'éducation de Lodz, qui leur a été confiée — détail savoureux! — par une municipalité socialiste. Capables de peiner sur un champ, dans une étable, ou devant un métier, elles savent encore donner l'exemple du labeur intellectuel : l'une d'elles est, à Varsovie, oculiste et professeur très renommée; et de nombreuses Sœurs catéchistes missionnaires soignent et *opèrent* les malades dans le district de Polésie, où les médecins sont rares.

Plus haute encore est la charité qui vise l'âme. Le mouvement de la Croisade Eucharistique, parti de Lodz, y a son centre; c'est dans la même ville que la Congrégation des Enfants de Marie, rénovée et rajeunie, est devenue *l'école de spiritualité* des catéchistes volontaires. Plusieurs des maisons des Ursulines du Cœur de Jésus Agonisant s'ouvrent pour des retraites aux femmes du monde qui désirent suivre les exercices spirituels de saint Ignace. En plusieurs villes de Pologne, les Sœurs sont chargées de l'enseignement catéchistique *dans les écoles municipales*. Mais la plus admirable parmi leurs œuvres est peut-être celle des religieuses catéchistes missionnaires, destinées à vivre dans les villages isolés, privés de prêtres et d'églises, spécialement en Polésie. Elles partagent la vie des villageois, enseignent la doctrine chrétienne, s'occupent des enfants, et soignent les corps avec les âmes : apostolat magnifique et combien nécessaire, mais qui exige autant de force morale que d'abnégation.

En France, deux œuvres déjà sont aux mains des Ursulines du Cœur de Jésus Agonisant. Appelées d'abord à Ucel (Ardèche), dans une fabrique de soie artificielle moulinée pour s'y occuper des ouvrières polonaises *et y travailler avec elles*, les religieuses y ont fondé depuis un préventorium modèle qui groupe aujourd'hui deux cent cinquante enfants. La vaste maison de Notre-Dame du Salève (Haute-Savoie), organisée pour des vacances familiales a pu, sous la direction et par les soins des Sœurs, s'ouvrir cette année à des familles chrétiennes nombreuses et recevoir à la fois plus de cent personnes (1).

(1) Pour toute demande de renseignements, prière de s'adresser à Madame la Supérieure de Notre-Dame du Salève, par Cruseilles (Haute-Savoie).

Un labeur apostolique si fécond ne peut se soutenir que par une vie intérieure nourrie de prière et de sacrifice. Placée sous le vocable du Cœur Agonisant du Christ, la congrégation l'honore d'un culte particulier, et se tourne aussi, avec une tendre et filiale confiance, vers la Vierge, Étoile de la mer, dont la protection permit aux exilées de Danemark et de Finlande de rentrer dans leur patrie. Mais c'est la place faite au travail comme moyen de sanctification et d'union de l'âme avec Dieu qui est la note caractéristique dans la spiritualité du nouvel institut; le travail sous toutes ses formes, même les plus obscures et les plus rebutantes, dès lors qu'il exprime la volonté de Dieu. Travail non point subi, mais aimé, et accompli avec une simplicité joyeuse où rayonne la sainte liberté des enfants de Dieu.

Dans le champ du Père Céleste, où mûrit l'immense moisson pour laquelle les ouvriers sont encore trop rares, les nouvelles venues se sont mises à l'œuvre avec une ardeur visiblement bénie de Dieu. Souhaitons-leur de se multiplier, afin que s'étende leur action bienfaisante au service de l'Église du Christ dans notre monde déchristianisé.

C.-L. Lecreux.

Institut des Sœurs des Missions étrangères

Né du clergé français au XVII[e] siècle, l'arbre des Missions Étrangères (1) porte aujourd'hui un nouveau rameau : « l'Institut des Sœurs des Missions Étrangères. » Les mois-

(1) Cf. *Les prêtres des Missions Étrangères*, par Georges Goyau, de l'Académie Française, Grasset, Paris.

sonneurs des Indes et de l'Extrême-Orient seront désormais aidés par des moissonneuses. L'assemblée décennale de vingt-sept archevêques et évêques, et de quatorze délégués de la Société des Missions Étrangères, tenue à Paris en juillet 1930, confia à Mgr de Guébriant le soin de cette fondation. Éclose en 1931, accueillie favorablement par le Souverain Pontife, elle fut érigée canoniquement le 19 mars 1933.

Consacré à la Très Sainte Trinité, l'Institut est placé sous la protection de Marie, Reine des apôtres, et sous le patronage de saint Joseph, de saint François Xavier, et des martyrs des Missions Étrangères.

Comme première fondatrice et supérieure générale : la grande « Petite sainte Thérèse »; comme directeur spirituel : le R. P. Nassoy; comme sève cachée : « L'Union des Malades Missionnaires » (1).

Peut-on insister sur la beauté et l'utilité du nouvel Institut — de droit Pontifical, et qui, vu sa destination, relève de la Sacrée Congrégation de la Propagande — spécialement adapté au but missionnaire, dans l'esprit de la Société des prêtres des Missions Étrangères?

Allez, vaillantes apôtres, sous votre humble livrée de laine grise, vous rayonnerez. Quelle que soit votre nationalité, si vous avez entre dix-sept et vingt-cinq ans, peut-être même trente, vous pourrez être admises. Et, après six mois de postulat, deux ans de noviciat à la maison-mère — établie au château de la Motte, par Muret (Haute-Garonne), à vingt-trois kilomètres de Toulouse, sous la haute bienveillance de S. Exc. Monseigneur l'Archevêque, supérieur canonique —, toutes vous irez en mission, armées de vos vœux perpétuels et de votre immense amour.

Allez à cette race lointaine avec toutes les ressources de votre jeunesse, de votre esprit de foi : vous catéchiserez, vous serez mères de centaines d'orphelins, vous soignerez les malades, vous vous pencherez sur les plaies des lépreux; vous sourirez quand vous voudriez pleurer, vous marcherez quand vous ne pourrez plus vous tenir debout; vous élèverez vos sœurs les jeunes filles, les vierges que l'Église enveloppe

(1) Quarante-huit lépreux de la Nouvelle-Calédonie ont demandé à y être admis.

de ses prédilections; enfin, vous formerez des Sœurs indigènes...

Partout et toujours, servantes du Seigneur, servantes des prêtres, qui, à temps et à contretemps, recourront à vous pour toutes les tâches incombant aux ouvrières de la moisson, aux religieuses missionnaires, vous répondrez avec empressement : *Ecce venio*, me voici, je viens.

Votre esprit sera celui de la Société des prêtres des Missions Étrangères de Paris, tel qu'on le découvre dans les *Instructions aux missionnaires* (éditées par ordre de la S.C. de la Propagande, le 19 février 1669) et dans son Règlement général. C'est un esprit de droiture et de loyauté, de charité, d'énergie, de sacrifice, de joyeuse simplicité et de confiance inaltérable. Il est conforme aux traditions fixées par les missionnaires et les martyrs de la Société, parmi lesquels occupe une place à part notre doux et énergique Théophane Vénard, le *petit saint* de Thérèse de Lisieux...

Vous serez unies à la prière de l'Église militante, particulièrement à celle des prêtres des Missions Étrangères, en récitant en commun les Petites heures, vêpres et complies du bréviaire romain; et le soir, quand le jour baisse, en suppliant le Maître de rester avec vous, vous lirez les leçons de matines, en français (1).

Les aspirantes, présentées par un prêtre, fourniront les certificats de baptême, de confirmation et de mariage religieux de leurs parents. Pour la dot et le trousseau, elles traiteront avec la Direction.

... Apôtres ardentes de tous pays, là-bas, à la Motte, une mère et ses filles, votre mère et vos sœurs, prient Jésus de choisir dans vos rangs les missionnaires désirées, attendues, celles qui, après avoir entendu le mystérieux « *Veni...* » se donnent sans contempler ce qu'elles quittent, sans compter avec la peine et la lutte, pour servir le Roi des rois et les âmes qui lui coûtèrent le sacrifice de la croix.

MYRIAM DE G.

(1) Cf. *Statuts de l'Institut des Sœurs des Missions Étrangères.*

LECTURES

Témoins du Divin

LA FIDELE HISTOIRE DE SAINT JEAN BOSCO (1).

Encore un saint Jean Bosco, mais celui-là, c'est le bon!

Voici enfin une monographie-type comme nous aimerions en avoir sur tous les saints de notre époque. Un récit ample et nourri, appuyé sur de copieuses réserves de faits et d'anecdotes; une documentation sûre; un sens parfaitement équilibré de la vie spirituelle, voire de la sainteté. Le naturel y reste naturel, le surnaturel n'y est ni dissimulé ou tronqué, ni étalé impudemment et imprudemment : l'homme existe, et cet homme est un saint, dont on vous narre, avec bonhomie et sans trop d'eau bénite, l'histoire dramatique, non la légende édulcorée. Cette histoire que nous connaissions déjà, nous la connaîtrons mieux encore. C'est celle d'un petit berger que la main de Dieu vient arracher à la ferme natale pour en faire, par une série de coups d'audace et d'humilité absolument unique dans les temps modernes, le plus grand saint de l'Italie contemporaine, et l'une des plus pures gloires nationales. Là aussi le lecteur sera frappé par la candeur, le naturel, la bonhomie, le côté *galantuomo* de ce grand mystique : nous avons besoin aujourd'hui de cet apôtre qui affirme le goût de Notre-Seigneur pour les divertissements parfois bruyants du populaire, de cet abbé qui *paie à boire* (p. 128) aux pécheurs fourvoyés et qui va les chercher *là où ils sont*.

Le développement de l'action du saint dans les milieux ouvriers nous est tracé de main de maître : nous en voyons toutes les conditions spirituelles et temporelles, l'amour du

(1) Par Pierre Cras. 1 vol. in-12, 347 pp. Desclée de Brouwer, 1936.

peuple dont on est, la pitié pour les malheureux, la foi dans la bonté divine, l'accueil aimable et enjoué, la persévérance inlassable dans la recherche des âmes, la patience imperturbable envers les donateurs, la compréhension à l'égard des pouvoirs publics, l'espérance invincible devant les risques, les menaces ou les dégâts de toute sorte, la charité ardente sûre de Dieu et d'elle-même, voici tout ce que nous trouvons à la racine d'un succès humainement si surprenant. Que de leçons dans tout ceci !

Ajoutons à l'intérêt spirituel de cette peinture morale celui non moins grand de quelques beaux médaillons au premier rang desquels il faudrait placer celui de la pieuse Marguerite, mère du fondateur et sa plus indispensable auxiliaire, ainsi que celui du pape Pie IX abandonné et délaissé de tous aux pires moments de la conquête piémontaise. Joignons-y l'intérêt historique de certaines conversations entre le saint et Cavour, Victor-Emmanuel et ses ministres, qui jettent un jour si curieux sur la politique religieuse de la Nouvelle Italie. Enfin reconnaissons que l'auteur a tiré un large profit des démêlés si fréquents et si bizarres du fondateur avec le diable (celui-ci ne va-t-il pas jusqu'à mettre parfois des chanoines dans son jeu !), et conté avec une simplicité poignante quelques miracles du thaumaturge.

C'est donc un fort bon et beau livre que nous recommandons là aux lecteurs, à tous les lecteurs sans exception, car ses mérites et ses attraits multiples lui ouvriront les milieux les plus divers.

PIERRE MESNARD.

« LA LUMIÈRE OUVRIÈRE ».

La librairie Desclée de Brouwer, entre mille autres preuves de sa féconde activité, lance une collection dont l'intérêt n'échappera pas à nos lecteurs : *La lumière ouvrière*. Le plan très large de cette série d'ouvrages accueille aussi bien des études et des documents sur le monde du travail que des biographies ayant trait aux saints de l'atelier ou du chantier : c'est probablement sous ce dernier aspect que cette collection atteindra son véritable but, l'apostolat du milieu par le milieu. Nul ouvrage ne pouvait se prêter plus effica-

cement à ce dessein que la vie de *Marguerite Sinclair, ouvrière ébéniste*, due à la plume avertie d'Eugenia Markowa. Il est difficile, en effet, de trouver une vie plus simple, plus touchante que celle de la petite ouvrière d'Edimbourg, si largement ouverte aux aspirations naturelles, à l'amour de sa famille et de la nature, si rayonnante de vie chrétienne dans un métier obscur et difficile, si fraîche et si joyeuse dans sa nouvelle vocation de Clarisse, si douce dans l'acceptation de la maladie précoce et de la mort. Il fallait, pour dépeindre tout le charme et toute la splendeur de cette âme virginale, un écrivain aussi sensible à l'attrait religieux qu'au souffle de la poésie : Eugenia Markowa, l'auteur célèbre du *Porteur d'eau* (au *Roseau d'or*) a mis dans ce portrait tout son talent et tout son cœur.

MÈRE MARIE DES ANGES.

Rien de plus curieux que de comparer à la vie de la petite ouvrière écossaise celle de *Mère Marie des Anges* (Desclée de Brouwer). Cette « Carmélite de nos jours », dont Mgr Chaptal évoque la mémoire dans une trop courte préface, nous montre au contraire toutes les vertus de la grande bourgeoisie française dans une vocation réparatrice. Les courts tableaux successifs qui composent ce volume nous montrent dans des situations très diverses le même amour de l'ordre, de l'obéissance, de l'initiative, le même bon sens, la même générosité prudente et conquérante. Qu'il s'agisse des dures épreuves physiques surmontées par l'intervention divine ou des charges absorbantes et délicates d'une mère spirituelle dans la période de persécution officielle ou dans la grande tourmente de la guerre sous l'occupation ennemie, nous retrouvons toujours cette impression de simplicité et de joie qui avait frappé l'abbé Huvelin, ce grand connaisseur des âmes, et qui, rayonnant la force du Christ, « revalorisait » autour de cette prieure, malgré elle, les cœurs les plus abattus, les grâces les plus vacillantes. Ce livre éclairera bien des lecteurs sur la façon concrète dont les dons de l'Esprit, même dans la profession religieuse, perfectionnent la nature plutôt qu'ils ne la répriment : la sérénité de ces pages sera profitable à plus d'un.

SŒUR MARIE DE SALES GALERNE (1).

L'ouvrage dont nous recommandons ici la lecture n'a pas la prétention d'être un chef-d'œuvre littéraire : mais la vie très pure et très sainte de la jeune religieuse du monastère de Gennes en baigne toutes les pages d'une atmosphère très parfumée et très réconfortante, qui ne saurait laisser indifférent. Nous connaissons peu d'ouvrages qui donnent une idée aussi nette de la spiritualité simple mais héroïque des filles de saint François de Sales : beaucoup de préjugés contre les communautés cloîtrées de femmes tomberont devant cet effort si simple, si profond et si total pour réaliser dans une âme saine et vigoureuse l'abandon à la volonté céleste. Le parti pris un peu « édifiant » du récit cède lui-même devant le portrait héroïque de cette jeune Visitandine qui ne participe pour ainsi dire à une rare ascension spirituelle que par une volonté constante de service et d'obéissance. On comprendra sans peine la fierté que peut éprouver une communauté religieuse à avoir compté dans ses rangs une figure aussi noble dont le rayonnement paraît, du reste, destiné à s'affirmer dans les milieux les plus divers.

VICTIME POUR L'APOSTOLAT OUVRIER, GERMAINE TIPREZ, 1905-1929 (2).

C'est, par contre, une spiritualité toute moderne que nous expose la vie si lumineuse de Germaine Tiprez, des *Petites Sœurs de l'ouvrier*. Comment ne pas être ému, charmé, conquis par cette destinée rapide et éclatante, où le plus bel épanouissement des vertus naturelles aboutit à cet élan, court, ravisseur et total vers le sacrifice total. Nous qui avons connu et aimé de telles âmes, fraîches et joyeuses, ne craignant pas d'affirmer leurs dons et leur caractère propre dans une religion sincère et spontanée, nous savons tout ce que

(1) 1 vol. 122 pp. in-16, Monastère de la Visitation, Gennes sur Seiche, Ille-et-Vilaine. 10 fr.

(2) Par P. Tailliez et E. Wasse, S. J. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1936, s. p.

cette espièglerie apparente, cette malice et cette indépendance peuvent donner sous la touche de l'Esprit. Nous n'en admirerons que plus le sacrifice demandé à cette âme chrétienne, pourtant si éprise de vie et si vibrante aux joies de la famille et de l'amitié. Par les premiers chapitres de sa vie, Germaine Tiprez séduira et ébranlera bien des âmes; elle en édifiera et en enrichira beaucoup par le récit de sa souffrance.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Chanoine Adrien Garnier, *A l'École des Saints*. 1 vol. 252 pp. Desclée de Brouwer, Paris.

Nos maîtres les saints : telle est l'idée dominante de l'ouvrage; des maîtres qu'on doit *prier*, qu'on peut *imiter*, qu'il faut savoir *écouter*. Le chanoine Garnier nous introduit saintement à l'école des saints.

Yvonne de Romain, *Le jardin de sainte Claire*. Paris, Librairie Saint-François; Gembloux (Belg.) Imprimerie J. Duculot éd., 1 vol. in-12, 232 pp.

Toutes les âmes qu'attire sainte Claire liront avec profit ce livre agréablement écrit, où l'auteur retrace, avec l'histoire de la fondation de saint Damien, la réforme de sainte Colette, et dessine l'idéal de la vie des Clarisses.

Raoul Plus, S. J., *Agonie et Rédemption. Mère Marie-Madeleine* (Mère Trapadoux), Fondatrice de l'Institut des Religieuses du Cœur Agonisant de Jésus. 1 vol. in-12, 160 pp. Apostolat de la Prière, Toulouse.

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* connaissent déjà, par un article du R. P. Plus, la physionomie spirituelle de Mère Marie-Madeleine. Ils voudront, dans ce livre, approfondir son esprit et sa dévotion au Cœur Agonisant de Jésus.

Joseph Mouly, Prêtre de Saint-Sulpice, *Vers le sacerdoce par le sacrifice. L'abbé Baudin, 1910-1929*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1937.

Biographie spirituelle d'un jeune séminariste, mort en prédestiné. Cette lecture sera surtout utile aux aspirants du sacerdoce.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).